27e ANNÉE (3e SÉRIE) **No 38** 21 SEPTEMBRE 1905

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

F. PERRIOT
Ancien supérieur du Grand Séminaire de Langres
DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

A. ROZIER
Dr en théologie
SOUS-DIRECTEUR

L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs à l'EDITION COMPLÈTE ; *de 10 francs à* l'EDITION PARTIELLE.

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les « Revues »

SOMMAIRE

I. Le centenaire de Schiller : Schiller et Gœthe. — II. L'enfance du poète. — III. Jeunesse et vie de bohême. — IV. Son œuvre de jeunesse. — V. Remords et plaintes d'une âme endolorie. — VI. Weimar et l'aube d'une nouvelle vie. — VII. Son mariage et l'œuvre de sa dernière période. — VIII. De la direction spirituelle, par un protestant. — IX. La vie dans les tunnels. — X. George Sand et sa fille. — XI. La jeunesse d'une dame philosophe au XVIIIe siècle : Mme du Deffand. — XII. Julie de Lespinasse. — XIII. Un moraliste égaré : Maurice Mæterlinck. — XIV. La pensée chrétienne chez Gladstone et chez Disraëli. — XV. Deux martyrs de l'Eucharistie. — XVI. Notes : un théologien de la sainte Vierge oublié ; doléances du clergé de Sens au concile œcuménique de Vienne ; saint Pierre à Rome ; les motifs de crédibilité ; féminisme ; alsacianismes, etc. — XVII. Henri-Suso Denifle, † 10 juin 1905.

I. — L'Allemagne vient de célébrer le centenaire de Schiller, † 9 mai 1805. Schiller est resté pour nous le poète de *Guillaume Tell* et de *Marie Stuart*, le poète de la *Cloche* et de *Rodolphe de Habsbourg*, de l'*Anneau de Polycrate* et des *Grues d'Ibycus* et de tant d'odes qui chantaient sur nos lèvres de seize ans, le maître de l'enthousiasme et le paladin de l'idéal, le plus idéaliste certainement, et, à ce titre, le plus populaire chez nous des classiques allemands.

En est-il aussi le plus populaire là-bas, dans son pays même ?

On pourrait répondre : oui, sans doute, car en Allemagne il n'est guère de ville si minuscule qui n'ait son buste de Schiller, ou tout au moins sa rue Schiller ou sa place Schiller. Il n'en est guère non plus qui, des mois à l'avance, n'ait constitué un comité chargé d'élaborer quelque solennité en l'honneur du centenaire d'aujourd'hui. Et le mouvement ne s'est pas restreint à l'Allemagne qui est là à nos portes : par delà les frontières impériales et les mers européennes, il s'est étendu à travers l'Amérique et les îles du Pacifique, partout où sonne la langue allemande, partout où émigrent les fils de la blonde Germanie. Ce n'est pas seulement les cinquante millions d'Allemands d'outre-Rhin, ce sont les quatre-vingt-deux millions d'Allemands du monde qui ont acclamé Schiller le 9 mai dernier.

Mais c'est précisément cet enthousiasme des masses qui a mécontenté les intellectuels d'outre-Rhin. Pour le peuple, pour le bon public qui se laisse bravement prendre aux entrailles, Schiller est le plus aimé des poètes. Pour les lettrés au contraire, il y a une *question Schiller* ; et ils se scandalisent que l'on fasse plus cette année pour Schiller que l'on n'a fait il y a six ans pour le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Gœthe (28 août 1899). Une revue berlinoise *(Das litterarische Echo)* vient d'organiser sur Schiller une enquête qui s'est adressée surtout aux hommes de lettres et aux artistes des écoles nouvelles ; les artistes (sauf quelques exceptions) sont très admiratifs, tandis que les gens de lettres, pour la plupart, traitent le poète avec un dédain plus ou moins déguisé.

Or, ce qui nous intéresse surtout dans cette *question Schiller*, c'est qu'elle n'est pas proprement ou pas exclusivement littéraire, mais plutôt (et peut-être principalement) d'ordre moral et religieux.

Il en est, là-bas, de Gœthe et de Schiller, un peu comme il en est ou comme il en fut chez nous de Hugo et de Lamartine. Nous avons chez nous (et surtout nous avons eu) une Hugolâtrie ; les Allemands de même ont une Gœtholâtrie[1]. Les Hugolâtres chez nous tiennent en très médiocre rang Lamartine, qui est mort oublié (1869), qui est resté oublié longtemps encore après sa mort, et qui n'est remonté à son rang (peut-être le premier) qu'en ces derniers temps, sous l'effort d'une critique impartiale et indépendante (de M. Brunetière principalement). — Et de même, en Alle-

[1] J'écris *Gœtholâtrie*, et non *Gœthelâtrie*, par application de la règle qui veut que le thème des composés grecs soit toujours en *o*. Gœthe n'est pas un nom grec, mais Gœtholâtrie semble devoir suivre la règle des composés grecs.

magne, les Gœtholâtres, c'est-à-dire l'ensemble des intellectuels et des messieurs professeurs d'Universités mésestiment ou méprisent Schiller, à la suite du grand oracle germanique de la génération actuelle, de Nietzsche, qui n'admet pas que l'on dise : « Gœthe *et* Schiller, » et qui a cru pouvoir écrire : « S'il y a quelque chose qui fasse honneur aux Allemands d'aujourd'hui, c'est qu'ils ne peuvent plus supporter le verbe grandiloquent et le clinquant de Schiller. »

Aussi, cette année, ces messieurs sont-ils restés dignement à l'écart, laissant à la fête son caractère surtout populaire; et, tandis que le cent-cinquantenaire de Gœthe a été pour eux en 1899 l'occasion d'une foule d'études biographiques ou critiques, le centenaire de Schiller ne nous a valu rien de sérieux en dehors du Ier volume d'une nouvelle biographie du poète (par Karl Berger), d'une réédition de la correspondance de Schiller et de Gœthe (avec préface de H.-S. Chamberlain), et d'un petit livre de vulgarisation de M. Ernest Muller (conservateur du Musée Schiller de Marbach) : *Schiller, Intimes aus seinem Leben,* recueil de portraits du poète, de portraits de ses parents et de ses amis, de reproductions des maisons qu'il a habitées, d'autographes, etc., avec accompagnement de texte explicatif.

En Hugo, ce que nombre d'Hugolâtres clament, c'est non pas le poète, mais le révolutionnaire, l'ennemi de l'Eglise, l'insulteur des papes, le contempteur des principes sociaux. Si Hugo n'eût été que le plus grand poète du siècle, l'on n'eût pas songé à faire à sa dépouille mortelle le scandale des funérailles énormes sous l'Arc de Triomphe. — Et de même ce qui, aux yeux de l'Allemagne des Universités, met Gœthe absolument hors pair, quasi hors de l'humanité, c'est qu'il a été ou que l'on salue en lui « le voyant et le prophète du monde moderne » (Kuno Fischer), le prophète d'un « nouvel Evangile, l'Evangile de l'action et de la pensée, » destiné à remplacer « le vieil Evangile suranné de la parole et de la foi, » le précurseur, dans son *Prométhée*, du monisme de Hæckel, le « grand-prêtre de l'amour, » de l'amour entendu au sens matérialiste et tel que nous le voyons fonctionner dans le monde animal et dans le monde végétal, le plus grand païen en même temps que le plus olympien égoïste des temps modernes, l'homme qui disait cyniquement : « Il y a quatre choses que je déteste également : le tabac et les cloches, les punaises et le christianisme. »

Ce qui a valu à Lamartine les dédains et les oublis de certaine critique, ce sont ses envolées chrétiennes, et c'est qu'après quelques intermittences et les errements plutôt superficiels de sa jeunesse ou de son âge mûr, il est revenu si candidement et si pieusement, dans sa longue et pénitente vieillesse, à la foi de ses beaux jours, suivant la prière qu'il en avait lui-même faite à Dieu dans le beau vers : *O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!* Si Lamartine se fût enfoncé définitivement dans la voie révolutionnaire où on le fourvoya un instant aux approches de 1848, nul doute qu'il n'eût aujourd'hui à Paris son grand boulevard ou son avenue triomphale comme Victor Hugo ou Garibaldi, comme Barbès ou Raspail (et demain peut-être Blanqui), au lieu d'être réduit à la maigre petite rue qui a l'air de dérober son nom aux admirations de la postérité.

De même, ce que les intellectuels de l'Allemagne contemporaine dédaignent ou poursuivent d'une haine violente en Schiller, ce n'est pas sans doute le chrétien qu'il n'est pas redevenu, mais c'est le commencement de retour, l'acheminement progressif qu'il dessinait vers le christianisme, et c'est ce culte de l'héroïsme, de l'idéal chrétien qui remplit ses dernières œuvres, les œuvres de sa maturité. Il y a deux choses, disait Sainte-Beuve, deux choses auxquelles Gœthe, en dépit de l'universalité de son intelligence, n'a jamais rien compris : le héros et le chrétien. Schiller, au contraire, même en ses folles pièces de jeunesse, même dans ses *Brigands* ou sa *Conjuration de Fiesque,* est toujours traversé d'un souffle d'héroïsme; et toujours l'on sent que, dans cette âme en ébullition, la tempête n'est qu'à la surface et que des voies profondes restent ouvertes au retour [1].

Ce retour se fût-il réalisé si le poète eût vécu? Schiller est mort jeune, n'ayant pas encore atteint sa quarante-sixième année; le mouvement de retour à la foi de son enfance s'accentuait de jour en jour; et des esprits sérieux (tels que Janssen, l'historien du grand converti de 1800, Fréd.-Léopold de Stolberg) ont pu penser qu'il fût rentré même dans le sein de l'Eglise catholique.

[1] « Schiller, écrivait Gœthe au musicien Zelter, Schiller avait d'instinct en lui *la tendance chrétienne : il ne pouvait toucher à rien de commun sans aussitôt l'ennoblir.* »

C'est cette *tendance chrétienne* que l'on fait aujourd'hui expier à Schiller; et c'est pourquoi la littérature proprement dite ne joue qu'un rôle tout à fait accessoire dans la *question Schiller.* La *question Schiller* aura fait un pas décisif le jour où la jeunesse intellectuelle d'Allemagne pardonnera au poète ses préjugés « moraux, » en considération du don qu'il a eu « d'ennoblir tous les sujets où il a touché. »

Par contre, le centenaire de la naissance de Schiller avait été célébré, en 1859, avec un enthousiasme débordant : mais c'est qu'alors l'Allemagne gardait encore quelque chose de sa poésie d'antan, quelques traits de l'image idéale que nous en a tracée Mme de Staël. Elle n'était pas encore devenue l'Allemagne prussifiée et bismarckianisée d'aujourd'hui.

Une édition populaire, dite édition du centenaire *(Säkularausgabe)*, des Œuvres complètes de Schiller a paru chez Cotta (Stuttgart), en 16 vol. ; une édition illustrée, en 60 livraisons à 30 pfennigs *(Illustrirte Volksausgabe)* est en cours de publication, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt.

Parmi les articles ou brochures catholiques, voir le travail publié dans *Hochland,* mai 1905; — *Die Katholiken und die Schillerfeier,* dans le *Magazin* de Ravensburg, 20 juillet; — *Was ist uns Schiller?* par le P. Ansgar Pöllmann, bénédictin, in-8 de IV-38 p., chez Kösel, à Kempten; — *Schillers Jungfrau von Orleans : Hat sie der Dichter in seiner romantischen Tragödie als Heilige dargestellt?* par le P. Nik. Scheid, S. J. (dans la collection des *Frankfurter zeitgemässe Broschüren)*; — etc.

II. — Toute son enfance lui remonte à l'âme en ses dernières années ; et cette enfance a été idéale, toute de foi et de candeur, de pureté et de tendresse. Elle a été luthérienne ; mais le luthéranisme était resté encore, à cette époque, en ces vallées de Souabe, si croyant, si pieux, si imprégné de piété chrétienne et d'esprit de prière ! Son père, brave capitaine-chirurgien au service du duc de Württemberg, l'a présenté au ciel au jour de sa naissance (29 mai 1759) avec cette prière : — « Dieu tout-puissant, accorde la lumière de l'esprit à cet enfant, et supplée par ta grâce à l'éducation que je ne pourrai lui donner. » Son premier maître sera le vieux pasteur Moser ; et l'enfant rêvera d'être un jour, comme lui, pasteur, voué au service de Dieu et des âmes. Il aime les livres ; il aime les pauvres ; il aime Dieu sur toutes choses ; il aime à gravir les pentes prochaines du Hohenstaufen [1] pour s'agenouiller devant des groupes de bois sculpté qui représentent les scènes de la Passion [2]. Un jour que sa mère le conduit, avec sa sœur, de Ludwigsburg à Marbach chez grand-père, elle leur raconte, en montant la colline, l'histoire des disciples d'Emmaüs : c'était un lundi de Pâques, les enfants tout émus tombent avec elle à genoux dans une fervente prière, et la petite colline devient, dans leur imagination et leur cœur, comme un nouveau Thabor.

L'enfant cependant suit les cours de l' « école latine » de Ludwigsburg ; et chaque année, de brillants examens subis devant le Consistoire permettent de saluer en lui une espérance de l'Eglise luthérienne. Mais le duc de Württemberg en a décidé autrement. Il vient de créer (1770) autour de son château de la Solitude, à quelques lieues de Stuttgart, une Ecole de cadets, demi-caserne et demi-lycée, la *Karlsschule* ou *Ecole-Charles* : les élèves en seront triés à travers toutes les écoles du duché [3]. Les succès du jeune Schiller attirent sur lui l'attention ; et malgré la douleur de sa mère et les respectueuses observations de son père, l'enfant entre (janvier 1773) à l'Ecole-Charles. Il y restera huit ans, jusqu'à sa vingt-deuxième année.

Le voilà loin maintenant de la calme atmosphère du foyer domestique, jeté, au seuil de l'adolescence, dans cette vie d'étudiant dont les tempêtes vont gronder autour de lui. A l'Ecole, les programmes sont encyclopédiques. C'est aussi bien le règne de l'*Encyclopédie*, dont le prestige est plus grand encore chez ces bons Allemands que chez nous. Le *Rector magnificentissimus* distribue copieusement heures de mathématiques, d'histoire, de médecine, de jurisprudence, de littérature, surtout de philosophie. La religion seule est oubliée ; et la philosophie d'alors, dégagée des spéculations élevées, tient à peu près toute entière dans la morale et s'endort au rêve d'une société vertueuse et pure où l'humanité trouve le bonheur dans une soif idéale de sacrifice et de dévouement. Rousseau est le *Magister dixit* de tout ce monde, et Rousseau ne trouvera que trop de complicités dans l'âme sentimentale du jeune Schiller. Rousseau cependant est d'une action moins dissolvante, moins irrémédiable que Voltaire ; la grâce canalise les débordements de l'un plus aisément qu'elle ne se fraye une voie à travers les sécheresses de l'autre, et les enfants perdus de Rousseau sont rentrés au bercail divin plus nombreux que les élégants fils de Voltaire. (Cf. *Ami* 1904, p. 1062-1066).

Schiller pourtant au début se débat contre les perversions qui assiègent son esprit et son cœur. Il se réfugie d'abord, solitaire, dans le souvenir de sa mère, puis s'associe quelques amis d'élite pour prier avec eux, se prend de haine pour la science, par dégoût pour les impies qui l'enseignent, se rejette dans la piété et la poésie, dans la *Bible* de Luther et dans ce *Messie* [1] de Klopstock dont les derniers chants viennent de paraître et qui à travers le tourbillon desséchant de la littérature

[1] Un changement de garnison avait déplacé son père, de Marbach à Lorch, au pied du Hohenstaufen (le berceau de la dynastie impériale qui porte ce nom).

[2] Ces sculptures ont dû disparaître depuis. J'ai erré de longues heures cette année dans la forêt qui monte de Lorch au Hohenstaufen, et je n'en ai pas trouvé trace. — Le luthéranisme primitif, tout en proscrivant le *culte* des images, avait laissé pourtant subsister presque toute l'imagerie catholique, et même les images de la Vierge ; et aujourd'hui encore il en reste beaucoup dans les églises luthériennes. Mais beaucoup aussi ont été enlevées ; et la tendance actuelle est de remiser peu à peu tous ces vestiges de la superstition romaine dans les musées ou les sacristies.

[3] Notre grand Cuvier, né à Montbéliard en 1769 (et par conséquent sujet du duc de Württemberg, puisque le comté de Montbéliard ne fut réuni à la France qu'en 1793), fut élève de la *Karlsschule*. — Le comté de Montbéliard avait appartenu quatre siècles aux ducs de Württemberg, de 1397 à 1793 : ce qui explique que le pays soit resté protestant. Voir l'*Histoire du pays de Montbéliard à l'usage de la jeunesse et des familles* que vient de publier M. John Viénot (protestant, directeur de la *Revue chrétienne)* (Audincourt, imprim. P. Juillard, in-16 de 272 p., 2 f. 50). — Montbéliard en allemand se dit *Mömpelgard*.

[1] L'épopée que nous appelons d'ordinaire, en français, la *Messiade*. Mais le titre de l'œuvre allemande est *Der Messias :* on s'est habitué à traduire *Messiade*, par analogie sans doute avec nombre d'autres épopées à désinence *iade (Iliade*, de *Ilias ; Christiade* de Vida, *Franciade* de Ronsard, *Henriade* de Voltaire, etc.). — La *Messiade* est en vingt chants. Klopstock en publia les trois premiers en 1748 et ne l'acheva qu'en 1773. On ne peut lui méconnaître une très haute inspiration religieuse (malgré des erreurs qui sont inévitables chez un protestant, mais qui sont erreurs de bonne foi). Quand parurent les premiers chants, ce fut un enthousiasme universel ; les derniers n'éveillèrent plus d'échos dans le monde des lettres, où le rationalisme de Lessing avait fait son œuvre. Mais Klopstock resta le refuge et le conseiller des âmes qui voulaient se garder fidèles parmi la désolation du siècle. Stolberg lui avait voué et lui conserva, même après sa conversion, un culte d'enthousiasme. Klopstock, † 1803. — Au point de vue littéraire, les critiques reprochent précisément à la *Messiade* d'être trop divine et point assez humaine : « La terre a disparu, dit l'Allemand Gervinus, il n'y a plus d'hommes, on ne voit partout que des anges et des diables. » — On a dit encore que la *Messiade* est un oratorio plus qu'une épopée, et c'est un peu l'impression que traduit pittoresquement Mme de Staël : « Lorsqu'on commence ce poème, on croit entrer dans une grande église au milieu de laquelle un orgue se fait entendre. »

rationaliste fut pour tant de nobles âmes alors une source si bienfaisante d'enthousiasme chrétien. Il ébauche même un plan d'épopée, *Moïse*, et un plan de tragédie, *Les Chrétiens*, glorification des luttes de l'Eglise naissante... Puis, c'est avec d'autres luttes, toutes proches celles-ci et tout intimes, qu'il lui faut être aux prises. Les passions grondent; et dans la seconde année de son séjour à l'Ecole, il ressent les premières atteintes d'un scepticisme qui lui fait peur. Il a quinze ans. L'esprit reste fidèle, mais le cœur se trouble. Quelle émotion et quel cri de supplication dans cette Ode (qui est de 1776) :

Souvent les ténèbres du doute ont enveloppé mon cœur, et, dans l'angoisse que j'éprouvais, ô mon Dieu, tu le sais, j'ai cherché la lumière.

Tu m'as soutenu dans les mauvais jours où, d'un côté, la superstition lançait ses oracles passionnés ; où, de l'autre, l'incrédulité dardait son rire moqueur.

Me voilà vacillant dans l'orage, hélas ! et le faible roseau succomberait dans sa faiblesse si tu ne prenais pitié, ô mon Père, de tes créatures !

Garde mon cœur dans ce repos, dans ce saint repos où nous sommes plus accessibles à la vérité. Le soleil ne se reflète pas dans la vague orageuse ; il ne répand ses lueurs éclatantes que sur le miroir des eaux paisibles.

Conserve-moi ce calme, pour que je puisse, ô mon Dieu, reconnaître Jésus-Christ que tu nous as envoyé : car là est la vérité qui fortifie le cœur et qui élève l'âme. Si j'ai la vérité, j'ai Jésus ; si j'ai Jésus, j'ai Dieu ; si j'ai Dieu, j'ai tout.

J'entends le son de la cloche qui m'appelle au temple : je vais là porter ma croyance, m'affermir dans la vérité, me préparer à l'éternité.

Dirige-moi, mon Père, ouvre mon cœur aux impressions de la vérité, afin que je puisse les communiquer aux miens, et qu'ils soient heureux !

III. — La lutte a dû être ardente, et certainement bien méritoire, en cette âme de seize ans. Mais la contagion est là ; le jeune homme est isolé de tout secours religieux, isolé même de sa famille, par les sévérités du règlement : en ses huit années d'école, il n'a pas eu un seul jour de congé, et les visites des parents sont rares : les femmes ne sont jamais admises, sauf les aïeules ou les fillettes. A un de ses condisciples dont le père se meurt, le duc ne permet pas même une absence de quelques heures. Il se sent isolé même de toute bonne camaraderie, car le duc a organisé un système de délation et demande à ses jeunes cadets des rapports secrets sur le caractère et les habitudes de leurs condisciples. Ni Dieu ni famille ni amis : tout au service de l'Etat. Schiller est bientôt en pleine révolte, intellectuelle autant que morale ; et ce que l'on nous raconte de la vulgarité et de la honte de ses liaisons d'étudiant n'explique que trop le naufrage de sa foi. Mais le régime lui-même de l'Ecole eût suffi à faire de lui un insurgé contre toute autorité, divine ou humaine. C'est de là que date la fièvre de liberté et d'indépendance sauvage qui dévore ses premières œuvres. C'est à l'Ecole, à dix-huit ans, qu'il commence à écrire ses *Brigands*, en cachette, la nuit, dans l'air lourd de l'infirmerie. Quand il en sort, à vingt et un ans (1780), le duc l'appelle à un poste de chirurgien militaire, à la maigre solde de dix-huit florins par mois. Mais il s'agit bien pour Schiller de se laisser réduire à la domesticité d'un soldé : ses *Brigands* viennent de paraître (1781) et obtiennent sur la scène de Mannheim un succès de folie (1782). Le duc fait défense à Schiller d'écrire ; Schiller, dans la nuit du 22 septembre 1782, déserte et tourne à jamais le dos à sa patrie.

Les années qui suivent, de 1782 à 1790 (date de son mariage), sont des années de vagabondage. C'est la vie de bohême. Il erre de Mannheim à Francfort, à Oggersheim, à Leipzig, à Dresde; il goûte un peu de calme à Loschwitz (près Dresde), chez les Körner (le père du poète de *Lyre et Epée*). Il s'appelle tantôt le docteur Ritter, tantôt le docteur Schmidt; il vit quelque temps de la vie des comédiens; il se repose un moment dans les solitudes de la Thuringe, chez les Wollzogen. Son nom pourtant n'a cessé de grandir, et on l'attire à Weimar (1787).

IV. — Qu'est-il advenu cependant de son génie et de son cœur à travers toutes ces tempêtes? et que peut être une œuvre littéraire conçue parmi de tels désordres? Elle est folle, sans doute, et elle nous retient quand même par des liens de sympathie. Schiller reste toujours Schiller. L'orgueil n'a point desséché les profondeurs de son âme. Il ne s'est jamais établi dans la sérénité olympienne de Gœthe; et il ne l'a jamais enviée[1]. La voix du remords ne s'est point complètement éteinte en lui; il n'a pas trouvé dans ses errements la paix de la mort. Ce n'est point un endurci. Il a écrit des folies, et combien malfaisantes! Mais, parce que précisément ce sont des folies, sa responsabilité en apparaît moins lourde. C'est un révolté, mais l'autorité lui est apparue sous des traits si peu divins, à l'Ecole-Charles! Et jusque dans ses cris de révolte les plus aigus, on perçoit tant de générosité encore!

Ses *Brigands* sont une pièce anarchiste. C'est la pièce-type de cette période de fièvre intense, de fermentation effervescente qui se déchaîne sur

[1] « Etre souvent autour de Gœthe me rendrait malheureux, écrit-il à Körner (2 février 1789). Même pour ses amis les plus proches il n'a pas un moment d'expansion, il ne donne aucune prise sur lui ; je crois en réalité qu'il est égoïste à un degré rare. Il possède le talent d'enchaîner les hommes, de se les attacher aussi bien par de petites que par de grandes attentions; mais pour lui, il sait toujours garder sa liberté. Il révèle son existence d'une manière bienfaisante, mais seulement à la façon d'un dieu, sans se donner lui-même... Cela me paraît être une conduite raisonnée et calculée, au service des plus profondes jouissances de l'amour-propre. Les hommes ne devraient pas laisser un pareil être se développer autour d'eux. Pour moi, il m'est odieux par là, quoique j'aime en toute sincérité son génie et que je pense hautement de lui... C'est un singulier mélange de haine et d'amour qu'il a éveillé en moi, un sentiment qui n'est pas trop différent de celui que Brutus et Cassius doivent avoir eu pour César... »

l'Allemagne aux environs de 1770 et qui est restée célèbre sous le nom de *Sturm und Drang* [1]. A la suite de Herder, leur initiateur et leur chef, une pléiade de jeunes poètes et d'artistes sonnent le signal de l'affranchissement universel : affranchissement d'abord du génie allemand de l'influence étrangère et réveil du nationalisme, affranchissement ensuite, radical et absolu, de l'individu sur tous les domaines, religieux, social, politique, littéraire, artistique. C'est cette crise d'individualisme qui sévira tout à l'heure chez nous, dans notre romantisme français ; et la contagion qui d'Allemagne a gagné notre romantisme, les Allemands eux-mêmes en avaient pris le germe chez nous. Toute cette jeune génération allemande du *Sturm und Drang* était enfiévrée de Rousseau. Rousseau aussi bien est beaucoup plus Allemand que Français ; c'est en Allemagne qu'il a éveillé le plus d'échos ; c'est en Allemagne que le torrent de ses théories anarchistes a pu tout saccager à son aise dans les jeunes têtes. L'homme est essentiellement bon ; tout le mal dont il souffre vient de la société. Sus à la société !

Au frontispice des *Brigands*, un lion qui se lève en rugissant, avec cette devise : *In tyrannos*, et cette épigraphe, prise d'Hippocrate : *Quæ medicamenta non sanant, ferrum sanat, quæ* FERRUM *non sanat,* IGNIS *sanat.* Et son héros, Karl Moor, s'écrie : — « Mets-moi à la tête d'une armée de gars comme moi, et l'Allemagne ne tardera pas à devenir une république en comparaison de laquelle Rome et Sparte n'auront été que des couvents de nonnes ! » Et les gars se présentent, s'organisent en bande de brigands, marchent au sac de tout ce qui détient une part d'autorité, et, pour délivrer plus sûrement les opprimés, les exterminent en même temps que les oppresseurs. Ils croient au ciel, à la justice éternelle ; mais la justice des hommes n'en est que la caricature ! — « O pharisiens, faux monnayeurs de la vérité, singes de la divinité ! Ils se mettent l'esprit à la torture pour découvrir comment il fut bien possible à la nature de créer un Judas, et le moins mauvais d'entre eux vendrait le Dieu en trois personnes pour dix pièces d'argent !... Cela s'évanouit à regarder saigner une oie, et cela applaudit quand quelque concurrent est déclaré failli à la Bourse !... »

Le succès des *Brigands* tint du prodige ; jamais peut-être l'enthousiasme allemand ne monta à ce paroxysme, et l'on se fait à peine à l'idée d'une société qui applaudit de pareilles choses ! Mais parmi toutes ces scènes de violence et de pillage, de sang et de feu, Karl Moor garde je ne sais quel air de générosité native et d'héroïsme chevaleresque qui font de lui l'idole des spectateurs comme de ses brigands. Le remords le visite, et il ne le repousse pas. Un jour que les hasards de ses aventures l'ont amené des forêts de Bohême aux bords du Danube, le calme d'un beau soir dans le paysage large et tranquille du fleuve lui tire des larmes. Il se rappelle le temps où il ne pouvait dormir quand il avait oublié sa prière du soir : — « Es-tu fou ? lui dit son voisin. Vas-tu te laisser régenter par tes années de petit garçon ?... Ne sois donc pas enfant ! — Ah ! si je l'étais ! reprend Moor, si je le redevenais !... — Allons ! lui dit Schwarz, reprends ta gaieté ! Regarde donc cette admirable soirée !

— Oui, mes amis ! dit Moor, ce monde est si beau !... et moi, si hideux dans ce monde de beauté !... et moi un monstre sur cette terre admirable !... Mon innocence ! mon innocence !... Le monde entier n'est qu'une famille avec un Père là-haut... et je ne peux pas dire *mon* père... Moi seul suis le banni, moi seul suis écarté des rangs des purs..., pour moi n'existe pas ce doux nom d'enfant... Jamais, jamais l'étreinte d'un ami de cœur. Entouré d'assassins... enchaîné au vice par des liens de fer... roulant d'une course vertigineuse à l'abîme de perdition... au milieu des fleurs du monde bienheureux un Abbadonna [1] sanglotant... Si je pouvais retourner dans le sein de ma mère ! Si je pouvais naître mendiant ! Non, je ne voudrais rien de plus, mon Dieu !... Si je pouvais devenir comme un de ces journaliers !... Oh ! je voudrais peiner à sentir le sang couler sur mes tempes... pour m'acheter les délices d'une seule heure de sommeil au milieu de la journée... *Le bonheur d'une seule larme !...* Il fut un temps où elles coulaient si aisément ! O mes jours de paix ! château de mon père !... Et vous tous, moments divins de mon enfance ! ne reviendrez-vous jamais ? Ne viendrez-vous jamais rafraîchir de votre souffle délicieux ma brûlante poitrine ?... Ils sont perdus ! perdus ! perdus sans retour !

Cette scène est merveilleuse ; et l'on se reproche presque comme un sacrilège de l'écourter et de la mutiler comme je viens de le faire. Jamais on n'a peint en traits plus brûlants à la fois et plus doux la persistance et la bienfaisante efficacité des souvenirs d'une enfance pieuse et pure. Karl Moor, c'est Schiller, Schiller qui s'emportera à tous les désordres mais qui ne s'assiéra jamais dans le mal et ne fermera jamais son cœur, d'un geste définitif, aux voix pures d'antan. Mais les passions grondent, et l'espérance est si faible ! Quand Moor, pressé de souvenirs, décide de revenir au manoir paternel, il baise le seuil : « Salut, terre de la patrie ! Ciel de la patrie ! Soleil de la patrie ! et vous, campagnes et coteaux, torrents et forêts, je vous salue tous, tous du fond du cœur !... O champs élyséens ! Paradis de rêve ! Arrête, Moor ! tes pieds foulent le sol d'un temple sacré... Tiens ! voilà encore les nids d'hirondelles dans la cour du château !... » — Puis le désespoir le reprend : « Non ! je retourne à ma misère !... Adieu, vallées

[1] Ainsi désignée de la pièce que fit jouer sous ce titre, en 1776, Maximilien Klinger (né 1752, † 1831, Francfortois comme Gœthe et son ami de jeunesse). — Nos manuels et ouvrages de critique littéraire, pour l'ordinaire, laissent intraduite cette expression de *Sturm und Drang*. Elle n'est guère traduisible en effet, et l'idée de tumulte et de confusion violente qu'elle exprime n'a guère d'équivalent chez nous. *Sturm* signifie *tempête*, ou *assaut ; Drang, poussée*, ou *irruption. Sturm und Drang* peut se traduire : *Assaut et irruption*, ou : *Poussée violente dans la tempête*, à la faveur d'une tempête qui confond et brouille tout.

[1] Nom d'un des anges déchus, le type du démon repentant dans le *Messie* de Klopstock.

de ma patrie ! Jadis vous avez vu Karl enfant, et c'était un enfant heureux..., maintenant vous venez de voir l'homme, et il était au désespoir. »

Et Schiller retourne en effet « à sa misère, » et il va y rester près de dix ans encore, mais toujours avec des éclaircies, avec des appels de lumière, des blancheurs d'aube.

Il donne la *Conjuration du comte Fiesque* (1783), « tragédie républicaine, » qui lui attirera de la Convention le titre de citoyen français, mais drame aussi de conscience : Fiesque a fait miroiter devant les conjurés la liberté de Gênes ; mais, le coup d'Etat préparé, l'exécutera-t-il pour la liberté ou pour lui-même ? sera-t-il le libérateur ou le nouveau despote de sa patrie ? « Fiesque républicain ? ou Fiesque doge ? » Quel problème ! Et c'est d'abord la conscience civique qui triomphe : « Ivresse fatale de la grandeur ! Eternelle séductrice ! Des anges ont oublié le ciel dans ton étreinte, et la mort est sortie de ton sein !... Oh ! ces ruses de la faute qui dissimule chaque démon derrière un ange !... *Conquérir un diadème est noble, le rejeter est divin !* » Puis, le lendemain, c'est la tentation qui reprend le dessus : — « Cette ville superbe, elle est à moi !... Il est honteux de vider une bourse, il est impudent de détourner un million, mais il y a une grandeur infinie à ravir une couronne. La honte diminue à mesure que le crime grandit... Obéir ! Commander ! Abîme énorme et troublant !... Obéir et commander ! Etre et ne pas être !... Etre un instant le maître, dans ce moment tient l'essence d'une existence entière !... ma résolution est prise. »

En 1784, c'est *l'Intrigue et l'Amour (Kabale und Liebe)*, « tragédie bourgeoise, » c'est-à-dire drame social, ou plutôt antisocial, réquisitoire formidable contre les classes supérieures, qui ne sont que frivolité et raffinement dans la scélératesse, tandis que l'honnêteté, la simplicité, la droiture, le courage moral, le dévouement filial jusqu'à l'héroïsme sont l'apanage de ces petits bourgeois que le despotisme foule aux pieds et qui se laissent vendre comme esclaves à la solde des Anglais par ces misérables principicules allemands (le commerce que flétrit ici Schiller n'était que trop réel et constitue une des charges les plus hideuses et les plus écrasantes contre les gouvernements de ces petites cours allemandes du XVIIIe siècle) ; — mais, finalement, c'est le vice qui est perdu par ses propres intrigues, tandis que la vertu meurt un pardon chrétien aux lèvres ; et nul mieux que le vieux Miller, le père de la jeune victime (chef d'orchestre de la ville et type d'honnêteté tout unie), n'a dit les ravages des lectures romanesques dans le cœur et l'esprit des jeunes filles pauvres. Nul non plus n'a déchiré plus éloquemment le nimbe de fausse poésie dont on veut entourer le suicide par amour : sa fille, désespérée, veut se jeter à l'eau en implorant la miséricorde de Dieu :

— C'est-à-dire, lui dit son père, que tu veux te repentir du vol quand tu auras mis l'objet volé en sûreté. Ah ! ma fille, ma fille, prends garde de ne pas te moquer de Dieu au moment où tu as le plus besoin de lui !... Tu as négligé la prière, et le Dieu miséricordieux a retiré sa main de toi.

— Est-ce donc un crime que d'aimer, mon père ?

— Si tu aimes Dieu, tu n'aimeras jamais jusqu'au crime... Oseras-tu paraître devant le trône de Celui qui sait tout, en proférant ce mensonge : « C'est pour toi, mon Créateur, que je viens, » quand tes yeux coupables chercheront encore leur idole mortelle ?

Don Carlos, achevé en 1787 mais commencé dès 1784, est la dernière œuvre dramatique de cette première période de la vie de Schiller (et son premier drame en vers). C'est encore un cri de révolte et d'insurrection contre toute autorité, contre les monarchies, contre l'Eglise, contre l'Inquisition, contre les prêtres : rappelez-vous les deux odieuses figures sacerdotales qui évoluent autour de Philippe II : Domingo, le confesseur du roi, type du moine intrigant et courtisan, et le Grand Inquisiteur qui, pour calmer les scrupules du roi au moment de prononcer la condamnation de son fils, formule cette sentence, atroce en pareille circonstance : « Pour apaiser sa justice, Dieu sacrifia son Fils. » Un roi, dit Schiller, est un dieu, c'est-à-dire un monstre élevé au-dessus de toutes lois divines et humaines : « Hier encore, il était homme, aujourd'hui il est dieu. Désormais les devoirs éternels se taisent devant lui. L'humanité se vend elle-même à lui et rampe devant son idole. Sa compassion s'éteint avec la souffrance, sa vertu s'énerve dans les voluptés. Le Pérou lui envoie de l'or pour ses folies, la cour dresse des démons pour ses vices. » Et, par un anachronisme qui fait sourire aujourd'hui, Schiller met sur les lèvres du marquis de Posa, dans le cabinet de Philippe II ahuri, une conception toute philosophique, toute XVIIIe siècle, de l'ordre social, l'apologie de la tolérance, de la liberté de penser, tout un cours de religion naturelle, écho du Vicaire Savoyard, une véritable ode au culte de l'humanité : « J'aime l'humanité, s'écrie Posa, j'aime l'humanité, et dans une monarchie il ne m'est permis d'aimer que moi-même. » Schiller cependant met sur les lèvres du roi une réponse qui, dans sa simplicité, est le bon sens même : — « Jeune homme, vous penserez autrement, quand vous connaîtrez les hommes comme moi. » Schiller espérait-il, lui aussi, penser un jour autrement ? Et croyez-vous qu'il s'agît seulement, dans la pensée de Schiller, de fidélité à des rêves philosophiques, quand Posa, n'espérant plus échapper à la colère de Philippe II, dit à la reine, en lui parlant de son fils : — « Surtout apprenez-lui, quand il sera dans l'âge mûr, apprenez-lui à porter toujours respect aux rêves de sa jeunesse. » — Quel accent encore dans cette exhortation de la reine à don Carlos : « Votre douleur est infinie comme votre amour ; mais infinie aussi sera la gloire de la vaincre... — Il est trop tard ! répond l'infant. — Trop tard

pour être un homme ? O Carlos, que la vertu est grande lorsque, à l'exercer, le cœur se brise ! »

V. — C'est qu'en effet, en dépit de ses rodomontades et de ses fanfaronnades d'esclave affranchi, il avait toujours le cœur brisé, le pauvre poète égaré. Que la raison fait douloureusement sentir son impuissance, en une âme qui a une fois goûté Dieu, comme l'avait fait Schiller dans son enfance ! Que le culte de l'humanité semble vite froid et désespérant quand on l'isole du culte de Dieu ! — Le poète, en maint soupir de ses poésies lyriques de cette époque, nous dit son désenchantement, ses découragements : — « J'avais étreint l'humanité avec une violente ardeur, et je trouvais à la fin que je n'avais dans les bras qu'un glaçon. » — Et ailleurs *(Die Schlacht)* : « Non, je ne soutiendrai pas plus longtemps ce combat, ce terrible combat du devoir. Si tu ne peux étouffer les agitations brûlantes de mon cœur, ô vertu, n'exige pas de moi ce sacrifice. Voici ta couronne, qu'elle soit à jamais perdue pour moi, reprends-la et laisse-moi faillir. »

Et dans une lettre à ses amis les Körner (10 fév. 1785), au moment de s'arracher au désastreux séjour de Mannheim :

C'est dans une angoisse de cœur inexprimable que je vous écris, mes excellents amis. Je ne puis plus rester ici... Pendant douze jours mon cœur a été obsédé du dessein arrêté de sortir de ce monde... Je n'ai pas une âme ici, pas une seule, qui remplisse le vide de mon cœur, pas une amie, pas un ami... Oh ! mon âme a faim d'une meilleure nourriture... de meilleurs hommes... d'amitié, d'attachement, d'affection. Il faut que je vienne à vous ; il faut que dans votre intimité j'apprenne à sentir de nouveau mon propre cœur... Ma verve poétique est arrêtée, comme mon cœur s'est desséché pour la société où j'ai jusqu'à présent vécu. C'est vous qui devez les réchauffer de nouveau. Auprès de vous je veux être, je serai doublement et triplement ce que je fus autrefois, et plus que tout cela, mes chers amis, je serai *heureux* (c'est Schiller qui souligne). Je ne l'ai jamais encore été. Pleurez-moi d'être obligé de faire un tel aveu... Allez-vous m'accepter ? [1]

Et, dans les *Lettres philosophiques de Jules à Raphaël*, qui paraissent de 1786 à 1789 dans la *Rheinische Thalia* et qui sous les traits de Jules personnifient le trouble d'une âme transfuge de ses croyances, c'est-à-dire Schiller lui-même :

Heureux temps, dit-il, jours célestes où, les yeux fermés, je suivais avec délices le cours de la vie ! Je m'abandonnais à mes sentiments, et j'étais heureux. Raphaël m'a appris à penser et je suis prêt à pleurer sur cette découverte ! Tu m'as enlevé la foi qui me donnait le calme, tu m'as enseigné à mépriser ce que je vénérais. Tant d'idées étaient pour moi sacrées avant que ta triste sagesse les dépouillât de leur charme !...

Ta froide raison a éteint mon enthousiasme. — Ne crois, m'as-tu dit, qu'à ton jugement... — J'ai obéi, j'ai sacrifié mes plus douces pensées. Mon jugement est le seul guide qui me reste pour m'élever à Dieu, à la vertu, à l'éternité. Malheur à moi, si dans les décisions de ce jugement, je venais à trouver quelque contradiction ! s'il fallait douter de son infaillibilité, si l'une des fibres malades de mon cerveau troublait sa direction !

... Je t'ai obéi, j'ai sacrifié toutes les croyances ; et, semblable à ce conquérant désespéré, j'ai brûlé tous mes vaisseaux en abordant à cette île nouvelle, et je me suis fermé tout espoir de retour. Ma raison est maintenant tout pour moi, elle seule me garantit Dieu, la vertu et l'immortalité. Malheur à moi si ce garant unique allait se contredire, si mon respect pour lui allait s'évanouir ! A partir de ce jour, mon bonheur dépend du rythme harmonique de mon entendement : malheur à moi, si dans les crises de ma vie les cordes de cet instrument résonnent à faux ou se brisent !

Partout où je tourne mes regards, que l'homme m'apparaît borné, ô Raphaël ! quel abîme entre ses prétentions et la réalité ! Oh ! ne lui envie pas le sommeil où il repose, ne le réveille pas ! La raison est une torche dans un cachot : après avoir brillé un instant sur la tête du prisonnier, elle le laisse dans une nuit plus sombre. Notre philosophie, c'est la déplorable curiosité d'Œdipe qui ne cesse d'interroger jusqu'à ce que l'oracle effrayant lui réponde : — Puisses-tu n'apprendre jamais qui tu es !

Ta sagesse remplace-t-elle ce qu'elle m'a ravi ? Si tu n'avais pas la clef pour m'ouvrir le ciel, pourquoi m'avoir arraché à la terre ? Si tu savais que le chemin de la vérité traverse les affreux précipices du doute, pourquoi avoir exposé ton Jules dans ces défilés ? Tu as renversé une chaumière habitée, pour bâtir sur ses ruines un palais splendide, mais désert. Raphaël, je te recommande mon âme. Je ne suis pas heureux, mon courage est à bout. Je désespère de mes propres forces.

Que voilà un pauvre rationaliste ! Que nous sommes loin des tirades déclamatoires de *Don Carlos* sur le règne de la raison ! C'est qu'ici ce n'est plus l'auteur dramatique, c'est l'homme lui-même qui se révèle. Il se révèle aussi, et le même, dans ses poésies lyriques de cette période. Quelques-unes sont des blasphèmes : l'une, *Les Dieux de la Grèce* (1788), fit scandale en Allemagne : c'est l'apologie du polythéisme antique, de son sensualisme, de son culte du plaisir, un appel à la résurrection de Vénus contre l'austérité de la loi chrétienne : « Comme tout était autre ! Dans toute la création coulait la plénitude de la vie... Rien n'était saint que le beau. » — Une autre, *Résignation*, est bien vilaine : c'est une fidèle qui, après une vie de renoncements et d'espérances éternelles, arrive au tribunal de Dieu, et quelle réponse fait Dieu à son attente ? « J'aime tous mes enfants d'un amour égal... Tu as espéré, ton espérance a été ta récompense. Tu as cru, ta foi a été ton bonheur. Tu peux interroger les sages, ils te diront : Ce que tu retranches d'une minute de plaisir, l'éternité ne te le rendra jamais ! [1] » Mais nous savons par

[1] « En faveur de moi, ajoutait-il, parlera, si vous voulez, Karl Moor au bord du Danube. »

[1] Un des grands convertis du XIXe siècle, le comte Schouvaloff, nous a dit lui-même, dans son admirable récit de *Ma Conversion et ma Vocation*, l'effet désastreux que produisit sur lui, dans son adolescence, la lecture de *Résignation* de Schiller :

« J'avais atteint, je crois, ma quinzième année lorsqu'une poésie de Schiller *(Résignation)* me tomba sous les yeux... O déplorable doctrine ! ô maudite doctrine ! ô sophisme désespérant ! Voilà ce que je lisais avec enthousiasme. Cette pièce devint la base ou plutôt le

ailleurs que, quand Schiller écrivit cette triste chose, il était en pleine crise d'une passion dont lui-même rougissait ! — Mais ces blasphèmes sont exceptionnels dans l'œuvre même de ces mauvaises années de Schiller. Il est faible, mais il ne veut point être pervers. La raison pure ne sera jamais pour lui la déesse d'orgueil qu'elle est pour d'autres. Il nous dit sa douleur, la douleur des croyances perdues. L'*Idéal* n'est plus pour lui : « Ils sont éteints, ces soleils qui éclairaient le sentier de ma jeunesse ! » Il est le *Fugitif* qui cherche partout la paix et pour qui la terre n'est plus désormais qu'un tombeau sans espérance. Il est le *Pèlerin* qui au printemps de la vie se met gaiement en route pour atteindre l'horizon où ce qui est terrestre devient céleste et infini : « Mais le but fuit toujours, et le voyageur tombe en se disant : Hélas ! nul chemin ne me conduira au terme, *le ciel pour moi ne se rejoindra pas à la terre*, et le lieu où je suis n'est jamais celui où je voudrais être. »

Pauvre *Pèlerin !* Le ciel pour lui se rejoindra-t-il enfin à la terre ? retrouvera-t-il le chemin de la foi de son enfance ?... C'est dans ce désarroi moral qu'il arrive (en l'été de 1787) et s'installe pour le reste de sa vie à Weimar.

Qu'est-ce que ce Weimar ?

VI. — Weimar jusque-là n'était qu'une petite capitale de duché thuringien, aussi obscure et inconnue que deux ou trois cents autres d'égale insignifiance dans l'Allemagne de ce temps-là. Le duc Charles-Auguste [1] rêva d'en faire l'Athènes germanique ; il y réussit, et si bien que Weimar, en ce dernier quart du XVIII[e] siècle, est vraiment, sous le rayonnement de Gœthe, ministre d'Etat, de Herder, prédicateur de la cour et superintendant (ou épiscope luthérien) de tout le duché, de Wieland, précepteur du prince, le centre de la littérature allemande et une Athènes qui rappelle l'autre, non point seulement par l'éclat des lettres, mais aussi par le retentissement de ses désordres. Je renvoie sur ce thème mes lecteurs au tableau peu flatté mais fidèlement réaliste que nous en a tracé le jésuite Baumgartner au t. I de son *Gœthe*. Weimar était un séjour mortel pour la foi non moins que pour la morale ; et le vieux Klopstock écrivait aux frères Stolberg une lettre suppliante pour les soustraire au prestige qui, eux aussi, les attirait à Weimar.

C'est là pourtant, dans ce milieu de perdition, que la Providence attend Schiller, — là, ou du moins dans le voisinage et à l'occasion de Weimar. Weimar est en Thuringe, au pied de la forêt enchanteresse, la plus belle d'Europe, qui abrite dans ses replis ou sur ses pentes dix ou douze capitales charmantes. C'est le Paradis de l'Allemagne ; et c'est le Paradis de Schiller. Avec quelles délices il se replonge dans cette nature qui a toujours été sa grande maîtresse ! Dans son enfance, aux bords du Neckar, elle lui parlait de Dieu. Maintenant elle ne lui parle plus que de liberté : — « Voyez autour de vous cette belle nature ! s'écrie le Posa de *Don Carlos :* elle est fondée sur la liberté *(sic) !* et comme elle est riche par la liberté ! » — Mais, liberté pour liberté, la liberté des grands bois vaut mieux pour lui, après tout, que la licence des villes et des cours et rouvrira plus vite son cœur au sentiment de la liberté morale et divine qu'il a laissé enchaîner de liens si douloureux.

C'est au cours d'une excursion en Thuringe qu'il découvre Rudolstadt, une de ces capitales comme il n'y en a qu'en Thuringe, blottie comme un nid dans la verdure, au cœur de la forêt, au bord de la Saale, — et, aux portes de Rudolstadt, le modeste village de Volkstedt, — et, dans Volkstedt, la famille de Lengefeld, une veuve entre ses deux filles, l'une, Caroline, mariée à un époux toujours en voyage, l'autre, Lotte, libre encore de son cœur. Schiller désormais va rester de longs mois absent de Weimar, pour s'installer à Rudolstadt ou à Volkstedt même. C'est le calme qui rentre dans son âme. Il sent que sa destinée va enfin se fixer. On dit qu'il hésita longtemps entre les deux sœurs, avant de se décider pour Lotte, qu'il épousa le 22 février 1790 :

O ma chère Caroline ! ma chère Lotte ! leur écrivait-il le 12 septembre 1789, que tout est changé à présent autour de moi, depuis qu'à chaque pas de ma vie je ne rencontre que votre image ! Votre amour m'enveloppe comme une gloire, c'est une belle vapeur qui m'a revêtu la nature tout entière. Je reviens d'une promenade. Dans l'espace vaste et libre de la nature comme dans ma chambre solitaire, c'est toujours la même atmosphère dans laquelle je vis, et le plus beau paysage n'est qu'un plus beau miroir d'une image qui jamais ne s'efface.

prétexte de mon incrédulité ; et, me laissant fasciner par son charme menteur et par l'esprit d'indépendance qu'elle nourrissait en moi, je la pris comme règle de conduite et me laissai entraîner par elle au nihilisme. »

Quel exemple effrayant de l'influence d'une mauvaise lecture ! et qu'il faut peu de chose pour séduire une jeune âme ! — Et Schouvaloff n'était pas un esprit faible, c'était une intelligence d'élite, qui, aux jours de sa vie mondaine, fit l'admiration des salons parisiens.

(Voir *Ma Conversion et ma Vocation*, par le comte Schouvaloff, in-12, 3 fr. 50, Paris, Téqui ; — et *La Foi et ses victoires*, par Mgr Baunard, t. I, 3 fr. 75, Paris, Poussielgue).

[1] Charles-Auguste, grand-duc de Saxe-Weimar en 1758, âgé de 9 mois, déclaré majeur en 1775, à la suite d'un séjour à Strasbourg et à Paris. Gœthe arrive à Weimar la même année, et y mande Herder, dont la théologie « éclairée » fera contrepoids à l'obscurantisme des vieux prédicants luthériens de la région. Wieland y était depuis 1772, chargé de l'enseignement de la philosophie au jeune prince. Weimar devient le rendez-vous de tous les ratés qui veulent prendre leur part de ce qu'ils appellent « la vie de génie », *das Genieleben*, Seckendorf, Musæus, Jagemann, Bertuch, le fameux baron de Dalberg qui plus tard, sous Napoléon, sera primat d'Allemagne, en dépit de son affiliation à la franc-maçonnerie. (Ce sont choses qui aujourd'hui nous stupéfient, mais nombre de prélats de l'ancien régime allemand faisaient excellent ménage avec la franc-maçonnerie et avec tous les protestantismes, ne gardant d'intransigeance que vis-à-vis des évêques de Rome : Wieland lui-même, fils d'un pasteur luthérien de Souabe et libre-penseur, s'était vu confier, deux ou trois ans avant son installation à Weimar, une chaire de philosophie par l'archevêque-prince de Mayence, Joseph Emmerich).

Et sans doute, tous les poètes en disent autant, et tous les amoureux. Croit-on que nous allions les en blâmer? Point du tout. Seulement, pourquoi les fervents de la littérature profane, qui admirent ces choses dans un Schiller ou un Lamartine, pourquoi tournent-ils en ridicule les saints qui, eux aussi, voient Dieu partout? Pourquoi n'admettent-ils pas que les saints, qui aiment Dieu autant, je pense, qu'un Schiller peut aimer une fiancée, aient l'âme aussi pleine de l'image divine que Schiller l'eut d'une image créée? Les saints voient Dieu partout, parce qu'en effet il est partout et qu'il a laissé quelque chose de lui-même, un reflet, sur toute son œuvre, dans toute la création. — Et nous aussi, si nous aimons Dieu, nous devons le voir partout; et quand nous aimons quelque autre chose que Dieu, c'est ce « quelque autre chose » qui devient notre Dieu, un Dieu non point éternel, heureusement, mais tout de même notre Dieu d'un instant : et comment le diable, singe toujours de Dieu, ne s'ingénierait-il pas à nous le faire retrouver partout, ce quelque autre chose, à nous le représenter partout, à toutes les avenues de notre cœur, à tous les débouchés de notre imagination ?

Schiller poursuit sa lettre et nous émet des vues pleines d'une profonde connaissance du cœur humain, parce qu'elles sont d'une parfaite sincérité :

Jamais je n'ai si vivement ressenti *avec quelle liberté notre âme dispose de la création tout entière*... combien peu au fond celle ci est en elle-même capable de donner et comme elle reçoit tout, tout de l'âme. Ce n'est que par ce que nous lui prêtons que la nature nous charme et nous ravit. La grâce dont elle se pare n'est que *le reflet de la grâce intérieure* dans l'âme de celui qui la contemple, et nous baisons généreusement le miroir qui nous surprend en nous renvoyant notre propre image. Qui d'ailleurs supporterait sans cela cette éternelle monotonie de ses phénomènes, cette éternelle répétition d'elle-même ? Ce n'est que grâce à l'homme qu'elle devient variée ; et c'est seulement parce que nous nous renouvelons, qu'elle se renouvelle. Que de fois le soleil s'est couché devant moi et que de fois mon imagination lui a prêté un langage et une âme, mais jamais, jamais comme à présent je n'ai lu en lui mon amour... Un seul globe de feu toujours le même est suspendu au-dessus de nous, et des millions de créatures le voient des millions de fois différent, et pour la même il a mille fois un autre aspect. *Lui* peut être immobile, parce que l'esprit de l'homme se meut à sa place, et c'est ainsi qu'autour de nous tout est plongé dans une immobilité de mort, parce qu'il n'y a rien de vivant que notre âme.

Et pourtant d'autre part, qu'elle est bienfaisante pour nous, cette immobilité, cette persistance de la nature dans l'uniformité ! Quand la passion, quand une tempête intérieure ou extérieure nous a longtemps jetés de côté et d'autre, quand nous nous sommes perdus nous-mêmes, nous la retrouvons *elle* toujours la même, et nous nous retrouvons *nous* en elle...

Mais je me laisse entraîner par mes rêveries, alors que je pourrais avoir bien mieux à vous dire. Votre souvenir me mène à tout, parce que tout en retour éveille votre souvenir. — En outre je n'ai jamais pu avec autant de liberté et de hardiesse vagabonder comme à présent dans le monde des idées, maintenant que mon âme possède un bien et ne peut plus courir risque de se perdre hors d'elle. Je sais où toujours je me retrouverai.

Je sais où toujours je me retrouverai ! Il faut faire ici la part d'illusion inséparable de tout amour humain. Mais ce qui est illusion dans l'amour humain, devient vérité dans l'amour divin. Les saints, eux aussi, savent toujours où se retrouver. Voyez dans ce mot, si vous voulez, une application de l'*Ama et fac quod vis* de saint Augustin. Eux aussi, la pensée de Dieu les mène à tout, leur ouvre des jours sur tout, et tout, en retour, éveille en eux la pensée de Dieu. Ils savent toujours où se retrouver, se reprendre.

Et Schiller avait si grand besoin alors de se retrouver ! — « Nous autres (hommes), écrit-il encore à Lotte, nous faisons les tempêtes, les pluies, les neiges, les ouragans : c'est à votre sexe de disperser les nuages que nous avons amassés sur la terre de Dieu, de fondre les neiges et de rajeunir la nature par son éclat. »

Et, à la veille de ses noces : — « Je sens qu'au dedans de moi, écrit-il à sa fiancée, vit une âme ouverte à tout ce qui est beau et bon. Je me suis retrouvé moi-même, et j'apprécie mon être, parce que je puis vous le consacrer. »

VII. — C'est le 22 février 1790 que le pasteur de la petite ville de Wenigenjena bénit l'union de Schiller et que Charlotte de Lengefeld prit au pied de l'autel la tâche de réconcilier le poète misanthrope avec l'humanité et le philosophe sceptique avec Dieu et la vie future.

La tâche n'était point au-dessus de la vertu de cette noble femme, et Schiller ne fut point indigne de l'épouse que le ciel lui envoyait. C'est une nouvelle vie qui commence pour lui : — « Mon existence est entrée dans un harmonieux équilibre, écrit-il à quelques jours de là. Ces jours se sont écoulés pour moi, non dans une exaltation passionnée, mais paisibles et sereins. J'ai vaqué à mes affaires comme auparavant, et avec plus de satisfaction intime. » Il ne faut pas s'attendre à une conversion éclatante : Schiller était protestant ; et, dans le protestantisme, la lumière n'est pas nettement séparée des ténèbres, les coups de foudre de la grâce ne s'y produisent pas, et la transition n'apparaît jamais bien brusque de la philosophie à une religion qui elle-même n'est guère plus qu'une philosophie. Il s'achemina progressivement, au cours de ses quinze dernières années, et dans son activité littéraire non moins que dans sa vie de famille, vers le bien, vers la lumière, vers Dieu, vers Jésus-Christ ; et la continuité persévérante de cet acheminement nous révèle, à n'en pas douter, la touche de la grâce et la sincérité de cette bonne volonté à laquelle la grâce ne se refuse pas.

Ce sont les vertus domestiques qui les premières refleurissent. Autant il s'est montré misanthrope, capricieux, fantasque, autant on le retrouve, dans son intérieur, apaisé, égal à lui-même, sensible aux égards, attentif à plaire. Il souffre toujours de

sa mauvaise santé, mais il remercie Dieu « pour la main dévouée qui lui verse plus d'amour à mesure qu'il est plus éprouvé. » — A la naissance de son premier enfant : « Il me semble voir le flambeau de ma vie qui s'éteint se rallumer au flambeau d'un autre, et je suis réconcilié avec le destin. » — La mort de son père, en 1796, lui arrache un cri touchant de tendresse filiale en même temps que de regret discret pour ses errements : « Oui vraiment, écrit-il à sa mère, ce n'est pas petite chose, dans une carrière longue et pénible, de tenir fidèlement jusqu'au bout et jusque dans sa soixante-treizième année, et de quitter, comme lui, le monde avec une âme si candide, une âme d'enfant. Puissé-je, quand même il m'en coûterait toutes ses souffrances, puissé-je achever ma vie d'une façon aussi pure qu'il a quitté la sienne ! » — Il se rappelle avec attendrissement la forte prière que son père adressait à l'Esprit-Saint chaque matin : « Esprit de grâce, assiste-moi, pour que ma conduite aujourd'hui et toujours t'agrée à toi seul. Mène-moi par une voie unie, dirige-moi par tes chemins. Donne-moi aussi, dans l'ordre temporel, la nourriture, le vêtement, la protection et la bénédiction. Tout ce que je suis et tout ce que j'ai, je le remets à ta garde ; fais que ma vie soit bonne, et bonne ma fin. »

Et la paix familiale, en descendant sur son âme, écartait de lui définitivement le soulèvement des passions et remettait l'ordre dans ses puissantes facultés, assurant à son génie non pas l'éclat qui ne lui avait jamais manqué, mais la rectitude sereine qui va s'épanouir au cours de ses douze ou quinze dernières années, en une série ininterrompue de chefs-d'œuvre. Il dit magnifiquement, dans ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, l'idéal de l'art : — « Imprime, dit-il au jeune artiste, imprime à ton siècle la direction qui mène au bien, et le rythme tranquille du temps amènera le développement... Elève tes pensées vers ce qui est nécessaire et éternel ; amène-le, par tes œuvres, à faire du nécessaire et de l'éternel l'objet de ses aspirations... Et pour ne pas t'exposer à recevoir de la réalité le modèle qu'elle doit au contraire recevoir de toi, ne te risque pas dans sa dangereuse société avant de t'être assuré d'une escorte idéale dans ton cœur. Vis avec ton siècle, mais ne sois pas sa créature. Donne à tes contemporains, non ce qu'ils applaudissent, mais ce dont ils ont besoin... Représente-les-toi tels qu'ils devraient être, quand tu veux agir sur eux ; mais représente-les-toi tels qu'ils sont, quand tu es tenté d'agir pour eux... La sévérité de tes principes les effrayera, mais dans la fiction ils les supporteront : leur goût est plus chaste que leur cœur, et c'est là que tu dois saisir le craintif fugitif... Chasse le caprice, la frivolité, la grossièreté de leurs divertissements, et insensiblement tu les chasseras aussi de leurs actions, puis enfin de leurs sentiments. Partout où tu les trouves, entoure-les de créations nobles, grandes et profondes, dresse de tous côtés autour d'eux des images de perfection... »

Que nous sommes loin des blasphèmes sensualistes de *Résignation* ou des *Dieux de la Grèce*[1] ! Au précepte Schiller joint l'exemple ; et c'est en ces années qu'il nous donne toute cette floraison d'odes et de ballades qui se sont épanouies à nos jeunes yeux ravis à travers nos anthologies scolaires, et nous ont dit en des vers immortels les délicatesses de l'idéal moral que dix-huit siècles de christianisme ont gravé dans les âmes de bonne volonté : l'*Anneau de Polycrate* ou la nécessité de la douleur, les *Grues d'Ibycus* ou la Providence gardienne de l'innocence, les *Mots qu'il faut croire* (liberté, vertu, Dieu), l'*Image voilée de Saïs* ou les périls de la philosophie (« malheur à qui va à la vérité par une voie coupable ! »), le *Gant*, la *Caution*, la *Dignité des femmes*, la *Fête des vainqueurs*, surtout cet incomparable poème de la *Cloche*, épopée de la destinée humaine, du temps et de l'éternité *(Vivos voco, mortuos plango, fulgura frango)*, et cette idéale légende du *Comte de Habsbourg*, où l'on sent si bien que Schiller parle de l'Eucharistie en homme qui regrette que sa religion n'ait pas conservé le dogme de la présence réelle (sentiment qui n'est pas rare du tout chez les protestants d'âme simple et de cœur droit), n'hésitant pas à célébrer le mystère de Jésus-Christ visitant les pauvres dans son Viatique : — « A Dieu ne plaise, s'écrie le comte en son humilité, que jamais pour chasser ou batailler je monte de nouveau le cheval qui a porté mon Créateur ! » — et ce *Combat contre le Dragon* (1799), glorification de l'idéal monastique d'obéissance et d'humilité : le chevalier vient de terrasser le dragon, et tout le peuple l'acclame ; mais il l'a fait sans la permission de son supérieur ; et voici, parmi les clameurs triomphales de la foule, le grand-maître qui paraît, sévère : il rappelle au chevalier vainqueur que c'est là même où le Seigneur a passé sa vie sous les dehors d'un

[1] Il écrit à Gœthe, à propos de *Mignon* (1795) : — « Vous avez trop peu parlé des qualités particulières et surtout de l'élévation religieuse du christianisme. Il reste beaucoup à dire sur ce qu'une telle religion peut être pour une belle âme, ou sur ce qu'une belle âme peut en faire. Quant à moi, je trouve dans le christianisme de merveilleuses puissances : j'y vois le germe de ce qu'il y a de plus élevé, de plus noble... Le christianisme dans sa forme pure n'est que la manifestation de la beauté morale, l'incarnation du saint, du sacré dans la nature humaine, c'est-à-dire la seule religion vraiment esthétique. »

En 1798, quand Jean-Frédéric Cotta, l'éditeur de Gœthe et de Schiller, fonda la *Allgemeine Zeitung* (qui est restée jusqu'aujourd'hui l'un des journaux les mieux rédigés de l'Allemagne, le plus au courant du mouvement des idées, et aussi l'un des plus hostiles à l'Eglise), il eût voulu s'assurer le concours de Schiller : mais Schiller refusa, parce qu'il était bien revenu, alors, de l'enthousiasme délirant dont il s'était pris au début pour les idées de la Révolution, inscrites au programme de la nouvelle Gazette. — L'enthousiasme de l'Allemagne, et de tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus élevé en Allemagne, pour les idées françaises à l'aurore de la Révolution, dépasse toute imagination. Voir ce que nous en avons dit dans notre étude sur Gœrres (*Ami* 1892, p. 802-803).

serviteur, que c'est sur le sol de la Terre-Sainte que nos pères ont fondé cet ordre de chevalerie pour remplir le plus difficile des devoirs : dompter sa volonté propre :

« C'est à la vaine gloire que tu as obéi,
C'est pourquoi, éloigne-toi de mes regards !
Car, celui qui ne porte pas le joug du Seigneur,
Celui-là n'a pas le droit de se parer de sa croix. »

Le jeune héros, silencieux, baise la main de son supérieur, et part ; le supérieur le suit du regard, puis le rappelle tendrement :

« Embrasse-moi, mon fils !
Tu viens de triompher dans une lutte bien autrement dure.
Prends cette croix ! Qu'elle soit la récompense
De l'humilité qui a su être maîtresse d'elle-même ! »

Puis, dans ses six ou sept dernières années, à partir de 1799, Schiller revient à cette poésie dramatique qui aux jours de son adolescence a marqué ses premiers pas dans la voie de la gloire, et dote son pays de pièces qui sont restées les chefs-d'œuvre de la scène allemande et qui dans toute poitrine humaine où bat un cœur noble et loyal ne cesseront de soulever un enthousiasme comparable seulement à l'ennui mortel que dégagent les drames de Gœthe : — la trilogie de *Wallenstein* 1799, *Marie Stuart* 1800, *La Pucelle d'Orléans* 1801, *La Fiancée de Messine* 1803, *Guillaume Tell* 1804, et le Ier acte de *Démétrius*, l'année même de sa mort 1805.

Non certes que ces drames n'appellent des réserves ; et il s'en faut qu'un catholique les eût conçus comme Schiller : — trop de protestantisme encore dans sa *Marie Stuart*, encore qu'il ait visiblement fait de louables efforts pour la bien comprendre[1] ; — trop peu de surnaturel, ou même pas de surnaturel du tout dans sa *Jeanne d'Arc*, incarnation admirable du patriotisme, mais d'un patriotisme d'essence purement naturelle, sans compter que le sentiment, d'ailleurs éphémère et vite surmonté, qu'il lui prête pour un petit cavalier anglais, est tout à fait ridicule et déplacé, d'un ridicule où d'ailleurs Schiller n'a point entendu inconvenance ; — et quant à son *Wallenstein*, on peut trouver, non pas sans doute qu'il prête trop de vices et trop de désordres à l'armée catholique, qui est en effet recrutée parmi des aventuriers, sous un chef aventurier lui-même : mais ce qui n'est pas admissible, c'est le tableau idéal qu'il nous trace des bandes luthériennes de Gustave-Adolphe. Et encore faut-il noter que cette partialité, si elle expose Schiller aux justes critiques des historiens, peut d'autre part témoigner en faveur de l'élévation de son âme : il ne voulait point d'une pièce qui n'eût égaré l'œil des spectateurs que sur des scènes de désordre et d'indiscipline ; il lui fallait un idéal à présenter au public, et cet idéal, pouvons-nous lui reprocher, à lui luthérien, de l'avoir cherché dans l'armée luthérienne de préférence à l'armée catholique qui malheureusement d'ailleurs se révélait à lui sous des couleurs si troublées ?

C'est qu'en effet le souci de l'idéal, de la moralité dans l'art, ne quitte plus un instant Schiller dans toutes ses œuvres de cette période de sa vie. — *Wallenstein*, c'est la progression du mal dans l'âme humaine ; c'est l'illustration de ce beau vers, qui nous livre le secret de la pièce : « Malheur à qui joue avec la pensée du crime ! » C'est le mal qui engendre le mal, et ce sont les conséquences qui insensiblement se développent d'une faute initiale non réparée et qui soudain se dressent autour de nous comme une muraille qui nous enserre et derrière laquelle nous nous sentons prisonniers et plongés dans les ténèbres, sans que le génie lui-même suffise à nous éclairer et à nous rendre à la lumière du devoir : quand Max Piccolomini, le jeune idéaliste dont Schiller a fait l'interprète du beau moral, presse Wallenstein de se reconquérir lui-même avant que la trahison soit consommée : « Trop tard ! » répond le malheureux aventurier (comme tout à l'heure don Carlos).

Marie Stuart, c'est la créature coupable que ses passions ont entraînée mais qui se relève par le repentir et l'expiation et qui retrouve dans l'expiation le secret de la vraie grandeur et de la vraie royauté : d'Elisabeth et de Marie Stuart, comme on sent que la vraie reine, la reine authentique n'est pas celle devant qui les courtisans prostituent leur dignité !

Jeanne d'Arc, « tragédie romantique », apothéose du patriotisme, et jamais peut-être le patriotisme, le sentiment qui unit les fils d'une même patrie n'avait trouvé d'expression aussi enflammée. L'ennemi a beau charger Jeanne de chaînes, il n'y a d'enchaînés que ceux qui veulent l'être, et « la France ne peut être vaincue que par la France ![1] » Et si Dieu a permis que Jeanne pour un instant devienne prisonnière des Anglais, c'est en expiation d'une faiblesse, c'est parce que son cœur est resté sous la puissance d'un souvenir ; et c'est quand elle sera redevenue maîtresse d'elle-même, c'est quand elle aura vaincu sa propre faiblesse morale, c'est alors seulement qu'elle rompra ses chaînes matérielles et ramènera la victoire définitive sous son étendard, réalisant ainsi le vers immortel de Corneille : *Je suis*

[1] Tout le monde se rappelle l'admirable scène du Saint Viatique. Melvil, l'ancien majordome de Marie Stuart, a prévu que nul prêtre catholique ne pourrait pénétrer auprès de sa reine ; il s'est fait en secret ordonner prêtre à Rome et apporte à l'infortunée une Hostie que le pape lui-même a consacrée. Et certainement un catholique n'aurait pas trouvé des accents plus poétiques et plus sincères et plus ardents que n'a fait Schiller pour nous dire la beauté ineffable de cette scène et les brûlants soupirs que pousse vers son Dieu l'âme catholique de Marie Stuart. (Acte IV, sc. VII).

[1] A des oreilles allemandes il est évident que cec[i] sonne comme si l'on disait : « L'Allemagne ne peut être vaincue que par l'Allemagne ! » Et combien ce semblait vrai, en effet, de l'Allemagne napoléonienne, piétinée par Napoléon avec la complicité et grâce au concours de toute une moitié au moins de l'Allemagne ! — Aussi la *Jeanne d'Arc* de Schiller fut-elle interdite à Berlin au temps de l'occupation française.

maître de moi comme de l'univers ! Et c'est ainsi que cette faiblesse que Schiller prête à Jeanne et qui nous semble ridicule et odieuse quand on l'isole du reste de l'action dramatique, prend tout à coup un sens très élevé et se tourne, sous la plume du poète, en leçon morale d'une belle portée. Jeanne meurt ensuite dans une extase sur le champ de bataille, dans la vision de la Vierge « toute brillante au milieu du chœur des Anges, sur son sein le Fils éternel, les bras tendus dans un sourire... : je monte... je monte... la terre s'enfuit... La douleur est passagère, et la félicité, éternelle ! » Et tous les drapeaux, sur un léger signe du roi, s'inclinent doucement sur elle et lui font un emblématique et glorieux linceul [1].

Puis, c'est la *Fiancée de Messine*, reconstitution, dans sa forme extérieure, de la tragédie antique : mais que l'esprit en est autre, et comme il est clair que les infortunés princes et leur mère sont victimes, non plus de la fatalité antique, mais de leurs propres fautes et artisans de leur malheur [2] ! — Puis, c'est *Guillaume Tell*, la dernière pièce que le poète ait achevée, le bréviaire du patriotisme, a-t-on dit ; et d'un bout à l'autre du drame en effet, c'est l'accent du plus pur et du plus généreux patriotisme qui vibre sur toutes les lèvres, sur les lèvres des femmes aussi, dont les vertus domestiques et morales apparaissent comme un facteur nécessaire de l'énergie de leurs époux, et sur les lèvres de tout le peuple, qui est ici non point une abstraction mais un personnage véritablement vivant, et d'une vie intense, le premier personnage de l'action, comme dans les primitives épopées des nations destinées à de grandes choses. — Enfin, c'est *Démétrius*, épisode de l'histoire de Russie (brillamment conté depuis et popularisé chez nous par Mérimée) et qui partait aussi d'une haute inspiration patriotique : mais Schiller en achevait à peine le premier acte quand une crise de son mal l'emporta.

Il n'avait plus qu'un poumon. L'hiver de 1805 lui avait été très dur ; et vers la fin d'avril, des évanouissements l'avertirent que c'était la fin. Il se tourna vers Dieu avec beaucoup de calme : « Une ineffable douceur, raconte sa belle-sœur, Mme de Wolzogen, pénétrait tout son être et se révélait dans tous ses jugements et ses sentiments. Une véritable paix de Dieu était en lui. » A ses derniers instants, on l'entendit se préoccuper beaucoup de l'autre monde, demander dans ses accès de fièvre : « Est-ce là votre enfer ? est-ce là votre ciel ? » A son dernier soir, sa belle-sœur lui demanda comment il se trouvait : — « *Toujours plus tranquille,* » répondit-il. Ce fut sa dernière parole aux hommes ; et ne semble-t-il pas que ce soit la parole où la postérité, elle aussi, puisse le plus fidèlement résumer la vie et l'œuvre du noble poète, l'évolution intellectuelle et morale de son génie et de son âme [1] ?

VIII. — Cette fin de Schiller, si douloureuse en somme dans son incertitude, ce retour inachevé, ébauché seulement vers la vérité, nous rappelle le mot de l'Evangile sur les *vexati et jacentes sicut oves non habentes pastorem.* (Matth., IX, 36). — Et nos frères séparés, eux aussi, se les rappellent, témoin les articles parus cette année dans *Revue chrétienne* (protestante) *(Cure d'âme et psychiâtrie,* par J. Bénazech ; — *De la direction spirituelle des âmes,* par A. Maulvault, mars, mai, juin 1905). Le pasteur Maulvault, — qui dans son travail cite surtout des catholiques, saint François de Sales, saint Jean de la Croix, Bossuet, Fénelon, Scaramelli, Bellon, etc., — dit avec une touchante sincérité :

> Ce ministère auguste (de la direction spirituelle) a été perdu de vue dans plus d'une Eglise, il faut le regretter, car c'est au détriment des âmes qui demeurent trop souvent dans une lamentable médiocrité de vie spirituelle. On comprend ce qui se passa un jour dans le cœur de notre adorable Sauveur, au sujet des multitudes : il en fut ému de compassion, parce qu'elles étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur. — Dans bien des Eglises, il y a des prédicateurs, mais des pasteurs, des conducteurs, où sont-ils ? ...Combien peuvent dire avec le Psalmiste : — Personne n'a soin de mon âme ; j'ai attendu de la compassion, mais il n'y en a point ; des consolateurs, mais je n'en trouve pas ! — Ne serait-il pas temps de revenir à une méthode plus humaine et moins distante dans le ministère ?
>
> Quand on étudie la vie des grands chrétiens qui nous ont précédés dans la carrière de la foi, quand on lit les lettres de direction qui ont été écrites à travers les siècles depuis les premiers jours de l'Eglise, on est émerveillé des effets que la direction a produits dans les âmes, et du degré de sainteté qu'elle leur a fait atteindre... On y voit comment les conducteurs poussaient ces âmes à la séparation du monde et du péché, à la mort de soi-même, à la prière continuelle et intérieure qui les élevait à des hauteurs de communion avec Dieu où la pensée actuelle a peine à les suivre. On en est à se demander si notre religion d'aujourd'hui est la même que la leur...

C'est un protestant qui parle. A Dieu ne plaise que nous exploitions contre eux cet aveu ! Ils font leur examen de conscience ; nous pouvons aussi

[1] Le jésuite Baumgartner a écrit cette année *(Schiller-Gedenkblatt* de la *Kölnische Volkszeitung,* 9 mai) que Schiller, dans sa *Jeanne d'Arc,* a devancé le procès de béatification : — cela nous semble un peu excessif, sans doute, mais pourtant cela se comprend. Et il faut se rappeler que toute la gent intellectuelle de ce temps-là venait de faire un succès inouï à la *Pucelle* de Voltaire !

[2] C'est au point que le duc Charles-Auguste de Weimar les qualifiait *Stockkatholiken. (Stock,* suffixe populaire à sens superlatif, mais qui ne s'emploie que dans une acception méprisante : *stockdumm,* archibête ; *stocktaub,* sourd comme un pot ; *stockpreusse,* archiprussien...).

[1] Par une singulière ironie du sort, l'un des titulaires du prix Schiller a été cette année M. Gerhart Hauptmann, à coup sûr le moins schillérien des dramaturges. Et la pièce qui lui a valu cet honneur est sa *Rose Bernd,* le plus *unschillerisch* des drames. On l'a traduit chez nous et joué cet été à la Porte Saint-Martin, sous le titre de *Pauvre Fille,* et l'on ne peut qu'admirer l'exactitude du titre français, car *Rose Bernd* est certainement, et dans tous les sens du mot, la plus pauvre fille qui se puisse imaginer et nous donne l'idée la plus laide et la plus misérable de l'humanité qui bine les pommes de terre à travers les vastes plaines de l'Allemagne du Nord.

faire le nôtre, à leur exemple. Innombrables sont les âmes qui souffrent du délaissement spirituel. C'est souvent leur faute, assurément; mais nous savons bien que c'est quelquefois la nôtre. Et ce n'est pas seulement dans les agglomérations ouvrières, dans les quartiers excentriques de nos grandes villes, que sévit ce malheur. Tant de fidèles, même parmi ceux qui fréquentent les sacrements, manquent de lumières sur les points les plus graves et disent qu'on n'a jamais essayé de les éclairer! C'est sans doute un miséricordieux dessein de la Providence qui a inspiré à Pie X son Encyclique sur l'ignorance religieuse ; et Dieu veuille que cette parole du pape détermine un mouvement aussi prolongé, aussi fécond que l'Encyclique de Léon XIII sur la Condition des Ouvriers!

L'ignorance est très grande, non seulement chez le peuple, mais dans les classes élevées, chez les intellectuels eux-mêmes. Nous traitons souvent ces gens-là d'orgueilleux : peut-être y allons-nous bien légèrement. Evidemment ils n'échappent pas à l'orgueil ; peut-être y échappons-nous moins qu'eux encore. Souvent ils sont trop malheureux, trop douloureusement affamés de vérité pour s'oublier en des fumées de vanité. Souvent aussi ils savent trop pour n'être pas avertis des bornes toutes prochaines du savoir humain ; les plus grands parmi eux sont moins accessibles à l'orgueil que les autres. Nous leur reprochons leur mentalité ; mais celle-ci est le fait, en général, de leur éducation, d'une éducation qu'ils n'ont pas choisie et dont ils ne sont pas les premiers responsables [1]. Quand on voit les ravages qu'exerce une certaine mentalité philosophique chez des chrétiens aussi sincèrement pieux que l'est ce M. Le Roy dont nous avons regretté l'autre jour l'article *Qu'est-ce qu'un dogme ?* — on se dit qu'il n'est pas possible de pousser trop loin l'indulgence pour les personnes. Ceux d'entre les philosophes séparés qui reviennent à nous et qui laissent de leur retour des témoignages écrits, comme ce Dubois du *Globe* et ce Crouslé de la Sorbonne dont nous avons donné des fragments si touchants, quelle simplicité d'âme, quel candide désir d'arriver au vrai ils nous révèlent! Ceux qui ne sont pas revenus, ou qui se sont arrêtés à mi-chemin, pourquoi se presser de leur jeter la pierre? L'ordre de la Providence surnaturelle est que la vérité arrive aux hommes par l'Eglise : si donc la vérité reste en route, c'est qu'il y a de la faute ou des hommes ou des ministres de l'Eglise, peut-être des uns et des autres : mais il suffit, pour nous ramener à l'humilité, qu'il puisse y avoir de la nôtre. Si l'on pouvait parler des vivants, qu'il serait édifiant de démêler un peu la mentalité d'un Maurice Barrès, ou d'un Charles Maurras, ou d'un Maurice Talmeyr (celui-ci est revenu, depuis quelques années déjà), ou de ce Jules Soury qui publia, voici vingt-cinq ans, sur la Personne de Notre-Seigneur, des blasphèmes effroyables mais d'une parfaite inconscience (il en a empêché la réimpression il y a deux ou trois ans)! Pourquoi un Taine, dont personne (sauf les gens de l'école de M. Aulard) n'a jamais mis en doute la sincérité, pourquoi Taine qui sur la fin de sa vie est revenu à une appréciation si haute de la vertu morale du christianisme, et qui un jour même a confessé sa foi à la Providence, pourquoi n'est-il pas allé jusqu'au bout?

L'hiver dernier mourait à Paris un professeur fort distingué de l'Université, âme d'ailleurs très noble et très droite, et qui a cherché la vérité, Henry Michel (auteur de *L'Idée de l'Etat*, de *Doctrine politique de la Démocratie*, de *Propos de morale* [1], etc.). Lui aussi s'est arrêté en route. Né israélite, on ne voit pas qu'il ait, dans son enfance, connu ou désiré connaître beaucoup la religion de ses pères. Dans la crise de sa dix-huitième année, c'est aux penseurs catholiques, principalement à ceux du XVII[e] siècle, qu'il recourt, à Pascal de préférence. Longtemps c'est dans les écrits de Port-Royal et dans l'*Imitation de Jésus-Christ* qu'il cherche et trouve l'aliment d'une vie intérieure très recueillie et très éprise d'idéalisme. Puis c'est aux penseurs protestants qu'il va ; il lit Vinet, Schérer, Félix Pécaut, Emerson, Sabatier, Renouvier surtout : il regrette de n'y plus trouver ce que lui offraient les catholiques et qui attirait si profondément son âme tendre, la communion chaude et bienfaisante des âmes, le lien

[1] Sur la nécessité de former la *mentalité* de nos jeunes gens, voir un article éloquent du *Patronage*, mars 1905 :

« Lorsqu'une âme parvenue au moment où elle se dégage des habitudes de cette imprégnation si nécessaire qu'est l'éducation pour entrer dans l'activité propre et trouver une satisfaction morale dans l'initiative, — lorsque cette âme aborde cette nouvelle vie, non seulement avec un bagage de connaissances qui meuble son esprit et sa mémoire, mais avec un atavisme lointain, des habitudes de raisonnement acquises par elle, des façons coutumières de formuler son jugement, des impressions profondes reçues et assimilées par sa propre vie psychique, — cet ensemble fait d'elle une *individualité d'âme*, de même que nos formes physiques font, pour les yeux qui les regardent, l'individualité de notre corps. — Cette individualité d'âme comptera comme un coefficient important dans nos déterminations. Elle peut être un élément de force ou de faiblesse, de résistance ou d'abandon, d'initiative ou de paresse. *Elle ne sera du reste qu'un élément*, et restera largement soumise dans le domaine surnaturel à la grâce et dans le domaine naturel à de nouvelles influences qui la modifieront.

« Mais telle qu'elle est, elle est une force avec laquelle il faut très largement compter; et c'est pour lui donner toute sa valeur qu'on lui a attribué un nom : *la mentalité*.

« Nous devons, nous autres éducateurs, concevoir toute l'importance de cette *mentalité*, puisqu'elle survivra à notre action et qu'elle représente un *véritable capital de christianisme* et d'apostolat que nous pouvons constituer à nos grands jeunes gens au moment où notre influence, sans disparaître, doit forcément se montrer plus discrète et moins constante. »

[1] Ces *Propos de morale* sont le recueil des *Menus Propos* qu'il donnait au *Temps* deux fois par semaine. Trois séries en ont paru (vol. à 3 f. 50, Paris, Hachette : la troisième, réunie cet été même en volume par les fidèles de l'auteur).

et le soutien d'un culte collectif, l'Eglise. Seulement, en revanche, il est heureux de s'y sentir débarrassé des difficultés rationnelles qui, dans le dogme catholique, heurtaient son esprit malheureusement formé aux méthodes du criticisme. Il n'a jamais su ce que c'est que la foi, où il voyait une sorte d'inspiration sortie exclusivement du dedans de nous-mêmes, comme un acte de conscience. Lui aussi est une victime de l'immanentisme [1]. C'est ainsi qu'il est arrivé, en ses dernières années, à une sorte de christianisme moral, «christianisme informulé, sans dogme, sans Eglise, chacun étant à soi-même sa propre Eglise. » — Et c'est pourquoi, cinq jours avant sa mort, désireux d'exprimer par le caractère même de ses obsèques l'état exact de son âme, sachant qu'il n'était ni juif, ni catholique, ni protestant, mais se sentant ou se voulant sentir chrétien néanmoins, il appela, pour présider à la cérémonie des funérailles, un pasteur du protestantisme libéral.

IX. — Cette mentalité des philosophes de l'immanentisme et de l'intrinsécisme nous fait songer à *la vie dans les tunnels*, dont nous parlait l'autre jour M. Dastre. *(Revue des Deux Mondes*, 1er mai). Dans l'un et l'autre cas, c'est l'adieu au monde extérieur, à l'air ambiant; et l'on se souvient que des cas successifs de mort foudroyante au Simplon ont appelé l'attention publique sur le *mal des tunnels*.

Il y a un *mal des tunnels* comme il y a un *mal des montagnes* et un *mal des ballons*. Le mal n'est pas sensible, d'ordinaire, pour les petits tunnels, parce que la traversée en est très rapide et que d'ailleurs la ventilation s'y opère mieux. Dans les longs tunnels des Alpes (le Mont-Cenis, 12 km.; le Saint-Gothard, 15 km.; l'Arlberg, 10 km.; et demain le Simplon, près de 20 km.), les accidents, non mortels généralement, ne sont pas rares, surtout quand l'épreuve se prolonge ou se répète, comme c'est le cas pour les ouvriers de la voie et les chauffeurs et les mécaniciens, plus rapprochés d'ailleurs du foyer d'échauffement et de viciation.

La ventilation n'y est pas assurée; l'ingénieur a escompté les vents, les courants d'air, la lente diffusion qui mélange les gaz du dehors et les gaz du dedans : calcul qui se justifie, ou à peu près, pour les petits tunnels, mais point pour les autres, surtout quand les trains y sont très multipliés et s'y succèdent à intervalles très rapprochés (comme c'est le cas surtout pour les deux tunnels parallèles de la ligne de Gênes à Turin, qui centralisent à peu près tout le trafic de Gênes avec l'Italie du Nord et l'Allemagne : tunnel dei Govi, 3.258 mètres, 18 trains de marchandises et 7 trains de voyageurs par jour; tunnel de Ronco, construit en 1889 pour soulager la première voie devenue insuffisante, 8.291 mètres, 32 trains de marchandises et 10 trains de voyageurs par jour).

Qu'arrive-t-il en effet, alors? C'est que chaque convoi laisse les gaz de combustion et la fumée de sa machine: de l'acide carbonique, un peu d'oxyde de carbone, de l'aldéhyde formique, de l'acide sulfureux provenant des pyrites mêlées au charbon, de l'acétylène, d'autres encore. Le convoi suivant chasse devant lui cette colonne d'air vicié, mais pour la remplacer par ses propres déchets, ce qui a pour effet d'aggraver chaque fois la viciation. Et des expériences ont permis de constater des cas où cet air ne contenait plus qu'à peine 4 0/0 d'oxygène, et par contre, jusqu'à 3 0/0 d'oxyde de carbone (alors qu'il suffirait d'une proportion de ce gaz 50 ou 100 fois moindre, 0,05 0/0, pour faire sentir ses effets toxiques sur l'homme, à condition d'être respiré suffisamment longtemps).

L'irrespirabilité de cette atmosphère se manifeste souvent par un signe qui inquiète le personnel des machines : la lumière qui éclaire le manomètre et permet de lire la pression de la vapeur dans la chaudière faiblit et s'éteint : signe funèbre.

Sur l'organisme, les symptômes de l'empoisonnement se révèlent 1° dans la tête (absence de mémoire, incapacité de travail, confusion dans les idées, obnubilation des sens et particulièrement de l'ouïe, vertige ensuite qui est quelquefois l'avant-coureur d'une perte complète de connaissance), — et 2° dans les muscles (fatigue, impression d'épuisement, impossibilité de mouvoir surtout les membres inférieurs).

Or, ce sont précisément là les symptômes de l'intoxication par oxyde de carbone. L'oxyde de carbone, à la dose de 25 à 30 °/₀ dans le gaz respiré, peut déterminer une mort foudroyante; à dose de 20 à 6 °/₀, mort dans l'espace de 15 ou 20 minutes; à dose de 5 °/₀ jusqu'à 3 ou 5 millièmes, la mort tarde davantage mais menace toujours, l'oxyde de carbone étant un poison à action cumulative : chaque masse gazeuse qui pénètre dans le sang, neutralise un certain nombre de globules rouges en s'y fixant : ceux qui ne sont pas encore atteints suppléent ceux qui sont hors de combat et accomplissent leur besogne d'oxygénation, jusqu'à

[1] Il est malheureux que ces gens-là n'étudient le christianisme que dans des sources protestantes, ou des sources jansénistes, ou chez certains mystiques du moyen âge, qui sont très orthodoxes sans doute mais qui exigent une certaine initiation pour être droitement entendus. Même l'*Imitation* se prête aisément à des interprétations peu justes. — Que dire d'un homme comme Sully Prudhomme qui fait de Pascal l'étude de sa vie et qui ne connaît qu'en 1902 l'édition des *Pensées* de l'abbé Guthlin (publiée en 1896), avouant qu'il n'a lu « jusque-là aucune critique des *Pensées* par un théologien catholique? » Un peu plus loin, pour se tirer des difficultés relatives au surnaturel et au miracle, il ne fait appel qu'à des théologiens protestants.
Sur Henry Michel, voir Rébelliau, *Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'Ecole normale supérieure*, Paris, Cerf, 1905; — et *Revue chrétienne*, avril. — Il a écrit, sur la religiosité de Quinet, à propos du centenaire du fuligineux historien, des pages émues. (Voir *Ami*, 1903, p. 279-281).

ce qu'enfin l'insuffisance de la troupe restante apparaît brusquement [1].

Par là se révèle le caractère propre de l'action physiologique de l'oxyde de carbone, qui ne possède aucune toxicité spéciale : c'est un poison négatif, qui simplement neutralise le sang et lui enlève la propriété de se combiner avec l'oxygène. Mettons que l'immanentisme n'ait pas non plus de toxicité positive intrinsèque et se borne à neutraliser l'intelligence et à lui enlever la faculté de plus rien tirer du monde externe. Dieu nous a mis en contact avec les choses extérieures, et son dessein est sans doute que nous en prenions quelque chose. Qui veut faire l'ange fait la bête. A trop planer, on perd pied, et l'on perd le sens. L'atmosphère des ballons exerce sur nous une action de même nature que l'atmosphère des tunnels. L'oxyde de carbone, dit M. Dastre, agit sur le voyageur des tunnels comme la dépression barométrique sur l'ascensionniste et l'aéronaute : — « C'est avec un étonnement qui n'est pas médiocre qu'il nous faut constater que le *mal des tunnels*, qui frappe l'homme lorsqu'il chemine sous la montagne, est le même que le *mal des ballons* et le *mal des montagnes* qui l'atteint lorsqu'il en escalade les sommets ou qu'il plane trop haut au-dessus d'elles. »

X. — M. Samuel Rocheblave, le premier de nos « sandistes » et le détenteur des petits papiers de George Sand, publie (*Revue des Deux Mondes*, 15 février, 1er mars, 15 mai) une étude sur *George Sand et sa fille d'après leur correspondance inédite*.

Rien de très nouveau sur la psychologie morale et religieuse de George Sand. Elle s'y montre bonne mère, très aimante, portant partout la sollicitude de ses enfants et jusqu'aux heures les plus sombres du drame de Venise, ne trouvant que dans la pensée de ses enfants la force de résister à une affreuse obsession de suicide, ne donnant à cette fille chérie, qui toute sa vie s'accrochera à sa mère, que de sages conseils (elle n'en donnait d'ailleurs que de sages à toutes ses confidentes : voir *Ami*, 1904, p. 541-542), et d'abord le conseil de ne pas lire ses romans ou de ne les pas mettre en pratique, corrigeant ses essais littéraires, et en corrigeant non pas seulement la forme, mais aussi la portée morale : Solange, par exemple, dans son premier roman (*Jacques Bruneau*, 1869), imagine de faire entrer au couvent, pour faire une fin, une créature qui ne croit à rien : George Sand blâme énergiquement et déclare que la seule conclusion logique et naturelle est de se rattacher à la vie par un devoir, de l'accepter, ce devoir, de le remplir avec zèle, avec joie et avec douleur, etc. [1]

Et cette Solange Sand (née en 1828; son frère Maurice était son aîné de cinq ans) n'est pas une créature antipathique, bonne aussi, malheureusement transplantée à Paris à trois ans et demi (1832) et élevée par sa mère qui n'avait pas alors le droit de compter sur des grâces d'état exceptionnelles, confiée ensuite à des gouvernantes de mérites divers, douée splendidement, d'un esprit merveilleux qui révélait à tous ceux qui l'approchaient ce qu'elle eût été capable de faire, d'une soif violente de dévouement, malheureusement d'une faiblesse de volonté qui ne savait rien achever ni dans la littérature ni dans la vie réelle, mariée, sur un coup de foudre, au sculpteur Clésinger, point méchant homme, semble-t-il, mais le plus débraillé des artistes, ex-cuirassier, bruyant, tumultueux, désordonné, dépensier : il dilapide la dot de sa femme, puis prend la fuite pour échap-

[1] En beaucoup de tunnels on a inauguré déjà des mesures prophylactiques, au moins partielles : soit des cheminées d'appel, — soit l'installation de ventilateurs qui dissipent les tourbillons de fumée et dessèchent l'air, — soit, comme au Simplon, la création d'une *galerie parallèle*, — soit enfin, d'après des expériences récentes, dans les parties dangereuses des galeries, l'emploi de l'oxygène comprimé qui 1° active la combustion et empêche la production de l'oxyde de carbone, et 2° crée, par un courant d'air abondant, une atmosphère respirable et fraîche autour des mécaniciens et chauffeurs, pendant la traversée du tunnel.

L'oxygène comprimé n'est pas seulement prophylactique; il est curatif aussi. Pour rappeler à la vie des animaux dont la respiration avait cessé et dont le cœur s'était arrêté depuis plusieurs minutes, il a suffi de les placer dans l'appareil à compression avec de l'air à huit atmosphères ou de l'oxygène à deux atmosphères : on introduit par là dans le sang un excès d'oxygène, qui ne saurait remplacer complètement l'activité des globules paralysés, mais qui pourtant suffit à alimenter en oxygène, en gaz vital nécessaire, les organes et les tissus pendant tout le temps que les globules sanguins ne fonctionnent plus, et en attendant qu'ils fonctionnent à nouveau : on donne ainsi à ces globules le temps de se débarrasser de l'oxyde de carbone absorbé qui d'ailleurs, n'étant pas réellement toxique, mais simplement indifférent, n'a pas commis, entre temps, de dégât irréparable.

Nous pouvons bien rappeler ici une pratique chère aux âmes pieuses et qui consiste à réciter, au passage des tunnels, un *De profundis* pour les défunts.

[1] Les lettres de G. Sand à sa fille enfant sont charmantes de simplicité et de délicatesse. Un jour que les demoiselles anglaises chez qui Solange était en pension se plaignaient, la mère écrit (c'était en 1837, l'enfant avait neuf ans) :

« ...Sois bonne, sois laborieuse, et, quand tu seras contente de toi, quand tu auras donné de la joie à ceux qui t'aiment, tu seras heureuse et le bon Dieu te bénira. Tu m'as dit avant-hier que tu le priais tous les jours de bien bon cœur. Prie-le de t'aider à vaincre tes défauts, et pense souvent à lui. Pense bien aussi que quand je te punis je souffre plus que toi, et que c'est bien mal de faire souffrir sa mère. »

A Maurice, en sept. 1835 (il a douze ans, et Solange sept) : — « Tu me mandes que ta sœur est plus sage, mais qu'elle pleure pour un rien. C'est peut-être que tu lui fais trop sentir ton autorité... Songe que tu as des devoirs très grands envers elle... Elle est, tu le sais, d'un caractère un peu singulier, très bonne, très aimante, mais très fière et très peu disposée à se soumettre à la force. Ce caractère-là doit devenir très beau, si on le développe par la persuasion et la tendresse; mais il peut devenir très rude et très malheureux, si on le blesse. Sois donc occupé à toute heure, depuis ton lever jusqu'à ton coucher, du soin de te faire écouter et croire. Ne lui dis que des choses vraies; aie pour elle toutes les complaisances possibles. Fais un effort sur toi-même, pour sacrifier ton plaisir au sien, afin que quand tu lui refuseras quelque chose, elle soit bien sûre que c'est dans son avantage et non selon ton égoïsme que tu agis... »

per aux créanciers. Il emmenait avec lui l'enfant née de son mariage, Jeanne : Jeanne est rendue à sa mère par arrêt des tribunaux, pour lui être ravie bientôt, à sept ans, par une mort foudroyante (janvier 1855). Ce fut le deuil inconsolable de Solange, qui faillit en devenir folle. Elle n'était pas irréligieuse et ne donna pas dans les égarements de sa mère. C'est elle qui, à la mort de George Sand, insista pour que, en l'absence d'instructions expresses de la défunte, les funérailles ne fussent point civiles. Mais sa foi n'était point très éclairée ; elle la laissa un peu inachevée, comme tout le reste. C'est quand se plaide le procès qui doit décider du sort de sa fillette enlevée par son mari, que la religion se fait le plus de place dans ses lettres à sa mère. C'est à cette date que se place sa première communion :

« Si je n'arrive pas à croire, dit-elle, ce ne sera pas de ma faute. Dans tous les cas, je pillerai Henri IV pour dire : — Ma fille vaut bien une messe. » On l'a abouchée avec le P. de Ravignan. Elle entre en retraite au Sacré-Cœur. Elle approche peu à peu de la « conviction », en attendant la foi qui transporte les montagnes. Mais elle fait des restrictions. Elle est « convaincue de la divinité de Jésus-Christ. Ce qui n'a pu m'entrer dans la tête, c'est l'Immaculée-Conception, le culte de la Vierge, ainsi que l'infaillibilité de l'Eglise. » (3 décembre 1854). Elle songe à Nini, à son enfant : « Il faudrait un miracle pour que ma fille me fût rendue. Dieu peut les miracles. Mais ai-je mérité qu'il en fasse un pour moi ? Non. » Elle prend résolution sincère de vivre une « vie nouvelle. »

« Si tu es réellement pieuse, lui écrit sa mère, c'est le moment d'échanger le baiser de paix avec Augustine » (sa fille adoptive, Mme de Bertholdi). Solange donne le baiser de paix ; et la réconciliation, datée d'alors, ne se démentira plus. Maintenant elle va faire sa première communion, le jour où le tribunal doit décider du sort de sa fille (8 décembre). Mais le tribunal a remis la décision à huitaine. La huitaine se passe. Un grand cri de joie : elle apprend qu'elle est séparée et que le tribunal remet l'enfant à sa grand'mère : — « Quel bonheur, n'est-ce pas ? Quel bonheur inespéré, un vrai miracle ! » — Et George Sand de répondre :

> Quel bonheur, ma fille ! Voici de quoi affermir ta foi ! Dieu est venu à notre aide, et, de quelque religion que l'on soit, on sent cette aide-là quand on la cherche et quand on l'implore. Il faut venir tout de suite, mais avec Jeanne. Il faut absolument la tirer de cette sale pension... Il faut...

Il faut d'abord attendre la signification du jugement. En attendant, on délibère sur le choix d'une nouvelle pension, et George Sand accepte très volontiers l'idée de placer l'enfant au Sacré-Cœur :

> Je ne demande pas mieux, j'en serai même très contente. Ce sera un très bon précédent. Et, bien que j'aie comme soif de ravoir cette pauvre mignonne, je me consolerai d'y renoncer en sachant qu'elle est bien sous tous les rapports et fortement protégée contre tout ce que je redoute pour elle... Présente tous mes respects à ta bonne religieuse, et même à ton père spirituel. C'est quelque chose que de trouver un père, et il n'y a pas à chicaner sur des points de doctrine quand le sentiment est bon. J'aime mille fois mieux que Nini soit élevée dans la croyance à l'Immaculée-Conception que dans le mépris de toutes choses, chez les dames dont Clésinger lui-même m'a raconté l'histoire fausse ou vraie. Tant il y a, qu'*il méprisait* la personne à qui depuis il a confié sa fille. Cela n'est pas rassurant à envisager... [1]

XI. — M. Pierre de Ségur, dont on n'a pas oublié les précédentes études sur le salon de Mme Geoffrin ou « *le Royaume de la rue Saint-Honoré* », explore cette année la vie d'une autre reine de ce temps-là, moins régnante ou moins autoritaire, mais non moins célèbre et bien plus touchante, Julie de Lespinasse. (*Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 avril, 15 juin, 1er juillet, 1er septembre). Et chemin faisant, il est amené à nous parler de Mme du Deffand, — de Mme du Deffand avant le salon.

Le salon de la marquise du Deffand fut une des puissances philosophiques de la seconde moitié du XVIIIe siècle ; sur son influence tous nos manuels disent l'essentiel, et nombre de mots cruels de la marquise sont passés en aphorismes dans le langage courant. C'est sur ses antécédents que M. de Ségur essaie de faire la lumière, et cette lumière n'a rien de l'auréole céleste. Née de Vichy, à Champrond en Brionnais (25 déc. 1697), elle est amenée dès l'enfance à Paris et mise chez les Bénédictines de la Madeleine du Traisnel (rue de Charonne) où s'écoule toute sa première jeunesse, demeure assez peu édifiante qui n'a guère d'un couvent que le nom et dont l'abbesse, Françoise d'Arbouze, passe pour accorder tour à tour ses faveurs à des adorateurs variés, du marquis d'Argenton au flûtiste Descoteaux. Dans cette atmosphère frivole, notre enfant apprend peu de chose ; mais, à dix ans, elle y a perdu la foi, et sa tante a beau lui dépêcher Massillon, l'enfant dans le fond de son âme s'opiniâtre : — « Mon génie étonné trembla devant le sien, écrira-t-elle plus tard : ce ne fut pas à la force de ses raisons que je me soumis, mais à l'importance du raisonneur. »

A vingt ans (2 août 1718) elle épouse le marquis du Deffand, pauvre sire, esprit médiocre et tracassier, « aux petits soins pour déplaire », dit-elle. La voici donc, au sortir des grilles du cloître, lancée à la cour, et à la cour du Régent, dans l'intimité quotidienne de ses maîtresses et de ses favoris. Ce qu'il advient de ces fréquentations, le détail n'en serait

[1] Ces lignes étaient écrites le 10 janvier 1855. Trois jours après, l'enfant mourait. — La grand'mère, George Sand, fut longtemps sans pouvoir se ressaisir. Elle avait, la nuit, des visions. Elle en a raconté une dans des pages inachevées qui n'ont vu le jour qu'en 1904 (*Après la mort de Jeanne Clésinger*, dans *Souvenirs et Idées*). Au bout de deux mois seulement, elle fit l'effort de s'arracher à cette tombe fraîche pour aller se réconcilier avec la vie sous le ciel italien. — Solange est morte de l'influenza, à Paris, 17 mars 1899. On a d'elle deux romans, *Jacques Bruneau* et *Carl Robert*.

pas utile, et le mieux est, à son exemple, de laisser un voile discret sur des égarements qui l'ont laissée, pour le reste de sa vie, pleine de dégoût d'elle-même et de mépris pour son prochain.

Après dix ans de ces folies, lasse et écœurée, elle décide qu'elle va se ranger, c'est-à-dire, premièrement se débarrasser de son mari par une séparation en forme, et deuxièmement s'engager dans une liaison sérieuse, ce qui était alors le refuge à la mode des femmes qui se sentaient du goût pour la vie régulière et la tranquillité d'un foyer quasi conjugal.

On est en 1730; et c'est Hénault qui va être pour elle l'homme de la situation. Hénault, c'est le type le plus souriant du magistrat homme de lettres au XVIIIe siècle, qui organise sa vie comme si le tout de la vie était de plaire avec distinction aux gens distingués, sérieux sans pédantisme, badin sans frivolité, grivois sans grossièreté, prêt à passer, comme en se jouant, de la pompe de la tragédie à la grâce du rondeau ou de la gravité de l'histoire au scénario d'un ballet d'opéra, partout à son aise et partout à sa place dans les milieux variés où s'écoulent ses jours, à la cour comme aux salons, au Parlement comme à l'Académie, dans les coulisses de l'Opéra ou le boudoir d'une jolie femme. Ces gens-là n'existent plus aujourd'hui, ou du moins ils ne s'affichent plus avec cette impudence, et ce raffinement d'égoïsme a cessé d'être un idéal social. C'était un idéal, alors; et sur Hénault la voix publique est unanime. Tous ses contemporains le célèbrent. Etonnez-vous si ses contemporaines en raffolent! Et lui, il se montre rarement cruel, discret d'ailleurs, d'humeur indulgente, capable d'amitié, peut-être de tendresse, de passion jamais, l'amant idéal pour une femme de trente ans, quelque peu décriée, qui cherche un soutien contre la médisance du monde, un guide aimable et sûr pour se refaire une considération et aborder la route toujours difficile qui mène de la jeunesse à la maturité.

C'est ce que sera Hénault pour la marquise. Appuyée sur Hénault, elle n'est plus seule au monde ; elle peut se refaire des relations honnêtes ; elle fréquente à la cour de Sceaux ; elle y rencontre ce que Paris compte alors d'hommes de lettres et de femmes d'esprit. Elle ébauche ses soupers philosophiques, d'abord à la Sainte-Chapelle chez son frère le chanoine, puis, après une brouille, dans sa petite maison de la rue de Beaune. Puis, c'est son mari qui lui fait l'amabilité de mourir ; la voici désormais à la tête d'une petite fortune et à même de vivre plus à l'aise ; elle s'installe dans ce couvent de Saint-Joseph où s'était retirée jadis Mme de Montespan (aujourd'hui rue Saint-Dominique, hôtel du Ministère de la Guerre).

C'est en avril 1747 qu'elle s'installe à Saint-Joseph. Elle approche de la cinquantaine. Elle a connu, dans sa jeunesse, la galanterie ; dans son âge mûr, l'amour ; dans sa vieillesse elle veut ne plus connaître que l'amitié et la philosophie : — « Je me suis mise tout à fait dans la réforme, mande-t-elle, j'ai renoncé aux spectacles, je vais à la grand'messe de ma paroisse. Quant au rouge et au président (Hénault), je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter. » Elle inaugure ce jour-là la marquise du Deffand troisième manière, la plus connue, ou même la seule connue de la postérité, la plus égoïste aussi des trois et la plus malfaisante.

XII. — C'est à quelques années de là, en 1752, qu'elle va rencontrer Julie de Lespinasse. Qu'est-ce que Julie de Lespinasse ?

On la savait, jusqu'aujourd'hui, née à Lyon en 1732 et fille naturelle d'une comtesse d'Albon [1]. Mais qui était le père? Les mauvaises langues mettaient en avant le cardinal de Tencin, archevêque d'Embrun, celui même qui eut si fort à faire contre le janséniste Soanen, évêque de Senez. M. de Ségur a retrouvé les papiers qui établissent que le père de Julie de Lespinasse fut Gaspard de Vichy, frère de Mme du Deffand. C'est de ce même Gaspard que Mme d'Albon avait eu déjà un fils adultérin qu'elle fit élever secrètement en quelque couvent de Lyon et qui, conformément au vœu de sa mère, prit à dix-huit ans l'habit de novice aux Cordeliers de Saint-Bonaventure et semble avoir écoulé le reste de ses jours sous l'humilité du froc. Mme d'Albon, quand elle mourut (1748), eût été heureuse de voir sa fille aussi, alors âgée de seize ans, prendre la même voie et trouver un refuge à l'abri du cloître. Mais la vocation manquait. La dame alors voulut assurer l'avenir de son enfant par une donation, assez considérable, de la main à la main ; mais, dès qu'elle eut rendu l'âme, Julie s'empressa de restituer à son frère, sans en vouloir toucher un sol, une somme sur laquelle aucun titre ne pouvait établir son droit.

La voici donc sans ressources. Elle suit les Vichy dans leur terre de Champrond. Elle y reste quatre ans, quatre années douloureuses, où elle est réduite à manger le pain amer d'une compassion qu'elle sent dépourvue de tendresse. Elle songe que peut-être sa mère voyait juste et que le cloître reste son unique refuge.

C'est dans cet état d'esprit que la trouve Mme du Deffand. Celle-ci débarque à Champrond, chez les Vichy, par un beau jour d'août 1752. Ce n'est point un sentiment de tendresse familiale qui l'y amène ; mais c'est qu'elle aussi a été touchée par l'épreuve : elle a perdu la vue, et, dans un premier moment de désespoir, elle songe à quitter Paris pour la province. Résolution qui chez elle ne pouvait évidemment être qu'éphé-

[1] La comtesse d'Albon, épouse d'un d'Albon de la famille des comtes de Saint-Marcel et séparée de son mari, était elle-même née d'Albon, de la famille des marquis de Saint-Forgeux-l'Espinasse (village à quelques lieues au nord-ouest de Roanne) : d'où le nom sous lequel elle fit inscrire sa fille illégitime.

mère. Elle retournera vite à Paris, mais elle voudrait s'y faire accompagner de Julie de Lespinasse. Julie résiste d'abord, répugne à ce saut dans l'inconnu du tourbillon parisien ; elle essaie de la vie de pensionnaire dans un couvent de Lyon ; puis, sur les bons offices du cardinal de Tencin, alors archevêque de Lyon, qui s'intéresse à son infortune (et c'est l'origine des bruits fâcheux qui ont couru sur la naissance de Julie), elle accepte.

« Je dirai, avait écrit Mme du Deffand, que vous êtes une demoiselle de province qui veut entrer dans un couvent, et que je vous ai offert un logement en attendant que vous ayez trouvé ce qui vous convient... Je n'aurai point l'air, dans aucun temps, de chercher à vous introduire ; je prétends vous faire désirer... Il faut que l'on connaisse votre mérite et vos agréments avant toute autre chose ; c'est à quoi vous parviendrez aisément, aidée de mes soins et de ceux de mes amis. » — Quand Julie de Lespinasse débarque à Paris chez Mme du Deffand dans la seconde quinzaine d'avril 1754, tout Paris savait que l'on attendait à Saint-Joseph une jeune personne d'un mérite singulier, sur laquelle planait un mystère qui n'était qu'un attrait de plus.

Elle y va rester dix ans. L'histoire de ce salon philosophique est assez connue par ailleurs. Julie de Lespinasse en sera, pendant ces dix ans, le charme le plus séduisant. On la range souvent parmi les « femmes philosophes » : elle ne mérite pas cet excès d'honneur ni cette indignité. Rien, chez elle, de ce pédantisme ni de cet égoïsme qui repoussent chez les autres. La religion ne tient pas grande place dans sa vie ; mais ne point laisser voir de religion entre dans les bienséances du noble monde d'alors. On n'a point incriminé, dans ces premières années, ses mœurs [1]. Elle n'est pas belle ; mais elle a la grâce, et surtout elle sait faire valoir la grâce de ceux qui l'approchent. « Il n'était rien qui ne parût lui plaire et qu'elle ne sût rendre agréable aux autres, dit Grimm. D'un mot, jeté adroitement, elle soutenait la conversation, la ravivait et la variait à son gré. » — « Elle était l'âme de la conversation, dit un autre, mais elle ne s'en faisait jamais l'objet » :

C'est ce sentiment vif des agréments des autres qui leur faisait croire que j'étais aimable, dit-elle en maint endroit de sa correspondance... Cent fois j'ai senti que je plaisais par l'impression que je recevais des agréments et de l'esprit des gens avec qui j'étais ; et en général je ne suis aimée que parce qu'on croit ou qu'on voit que l'on me fait effet... Cela prouve tout à la fois et la disette de mon esprit et l'activité de mon âme, et il n'y a dans cette remarque ni vanité ni modestie : c'est la vérité...

Je suis assez heureuse pour aimer à la folie les choses qui paraissent les plus opposées... Oui, dans tous les genres j'aimerai ce qui paraît opposé, mais qui n'est peut-être opposé que pour les gens qui veulent toujours juger et qui ont le malheur de ne rien sentir...

Vous savez bien que je ne pense pas et que je ne juge jamais... Vous ne m'entendrez jamais dire : *cela est bon, cela est mauvais* ; mais je dis mille fois par jour : *j'aime ;* et je dirai de tout, ce que disait une femme d'esprit en parlant de ses deux neveux : *J'aime mon neveu l'aîné parce qu'il a de l'esprit, et j'aime mon neveu le cadet parce qu'il est bête.*

Il fait si bon être « bête » quelquefois ! Ecoutez la gentille critique qu'elle fait de l'académicien Thomas : — « C'est l'homme le plus vertueux, le plus sensible, le plus éloquent même ; son plus grand défaut est de *n'être jamais bête ;* pour moi, le mien est de l'être toujours, et Dieu merci, je n'ai pas besoin de le dire. » Elle a souffert, et la souffrance lui a beaucoup appris : — « J'ai connu la douleur de bonne heure, et elle a cela de bon qu'elle écarte bien des sottises. J'ai été formée par ce grand maître de l'homme, le malheur. » Elle est la sincérité même : — « Etait-elle animée par son esprit ou par son cœur, dit un de ses amis, ses mouvements, son visage, jusqu'au son de sa voix, formaient un accord parfait avec ses paroles. » — Elle-même se rend compte que ce qui l'a fait tant aimer, c'est qu'elle

[1] Elle eut des adorateurs, surtout chez les gens vieillis. Le président Hénault, septuagénaire, eût voulu même l'épouser. Ils en furent quittes pour leurs frais ; elle s'en tint à une respectueuse affection. — Un Irlandais, habitué, lui aussi, du salon de Saint-Joseph, lui inspira son premier sentiment. C'était un vicomte Taaffe (d'une vieille famille irlandaise dont un rameau, transplanté à Vienne, a donné à l'Autriche, à la fin du XIXe siècle, un de ses plus illustres premiers ministres). On ne sait d'ailleurs ni son âge ni ses intentions ni même s'il était marié. Toujours est-il que la marquise, avertie, y mit ordre et enjoignit à Julie « de se tenir désormais dans sa chambre » chaque fois que l'Irlandais paraîtrait au salon. Ce fut, chez Julie, une terrible crise de nerfs. C'est à cette occasion que l'on a répandu le bruit qu'elle avait voulu s'empoisonner avec de l'opium. Rien ne le prouve ; et le témoignage de Mme du Deffand, postérieur à sa brouille avec Julie, n'est pas suffisant. Julie d'ailleurs contracta alors et garda toute sa vie la funeste habitude de se traiter par l'opium : que dans une crise un peu plus violente elle ait forcé la dose, rien d'étonnant.

Plus tard, vers 1767, elle vit à ses pieds le marquis de Mora, « le plus grand des grands d'Espagne, le miracle de son pays, » gendre du terrible d'Aranda, veuf à vingt ans (1764), débarqué à Paris trois ans après, et, six années durant, adorateur et adoré de Julie, ce qui soulève un petit problème d'histoire psychologique : les contemporains n'y ont pas entendu mal ; la postérité au contraire, sur le vu de la correspondance très chaude des deux amoureux, a conclu à la faute. M. de Ségur revise le jugement de la postérité et revient à l'opinion des contemporains, qui est pour le platonisme. Seulement, paraît-il, Mora songea sérieusement à épouser Julie, malgré la disproportion des rangs : ce qui empêcha la chose, ce fut l'infidélité de Julie, suivie bientôt de la mort du marquis. Car Julie devint la maîtresse avérée du comte de Guibert ; et c'est précisément sur des lettres (inédites) de Julie à Guibert que M. de Ségur s'appuie pour affirmer la correction de Mora : Julie prend Guibert à témoin qu'il a été sa première faute, que lui seul a pu triompher de ses scrupules, de sa longue honnêteté ; elle lui reproche les remords dont elle est accablée :

« Le crime d'un moment écrase toute ma vie. Il me semble qu'inutilement j'ai été honnête jusqu'à ce que je vous aie connu... Je ne suis devenue méprisable que parce que je vous ai aimé ; vous n'avez douté de mon cœur que parce que je vous l'ai donné ; et vous n'avez cessé de m'estimer que parce que je vous ai fait le sacrifice de mon honnêteté. Tout cela doit être la suite et le prix de l'abandon de la vertu... »

a « toujours eu *le vrai de tout* » et qu'elle y a joint « d'être *vraie en tout.* »

Aussi, tandis que l'on craint Mme Geoffrin, que l'on admire Mme du Deffand, que l'on respecte Mme Necker, on aime Julie de Lespinasse : — « Elle inspirait tant de confiance, dit La Harpe, qu'il n'y avait personne qui, au bout de quinze jours de connaissance, ne fût prêt à lui raconter l'histoire de sa vie ; aussi personne n'a jamais eu autant d'amis, et chacun d'eux en était aimé comme s'il eût été seul à l'être. »

C'est ce qui va la perdre dans l'esprit de Mme du Deffand. Mme du Deffand la savait charmante ; elle avait voulu pour son salon, pour ses soupers hebdomadaires (du dimanche, puis du samedi), une personne charmante : mais à toutes choses il est des bornes. Le charme de Julie de Lespinasse finit par sembler envahisseur. Quelques amis, d'Alembert, Turgot, Chastellux, Marmontel, avaient pris l'habitude, avant les fameux soupers et avant de se faire présenter à la dame du logis, de monter dans le cabinet de Julie. Là, c'étaient de petites réunions pleines d'abandon, des « avant-soirées » familières, dérobées à la jalousie ombrageuse de Mme du Deffand, et empruntant sans doute un nouveau charme à l'attrait du mystère et du fruit défendu. — Mme du Deffand fut longtemps sans le savoir (on se rappelle qu'elle était aveugle). Un jour pourtant (c'était en avril 1764), le terrible secret lui est révélé brusquement. Sa colère, à cette nouvelle, passe toutes les bornes, d'autant que son imagination fougueuse déforme et grossit les choses ; elle parle d'abus de confiance, d'audacieux défi, de complot machiné pour lui enlever tous ses amis, de serpent qui paie d'une morsure le sein où il fut réchauffé, etc., etc. C'est un torrent de rage féminine qui déborde. Julie et ses amis n'y avaient point mis tant de malice ; mais Mme du Deffand n'est pas de celles qui pardonnent, et la rupture est définitive, malgré un billet très touchant que Julie lui fait tenir huit jours plus tard. Douze ans après, à la mort de Julie (1776) : — « Mlle de Lespinasse, écrit Mme du Deffand, est morte cette nuit, à deux heures après minuit. C'aurait été pour moi autrefois un événement ; aujourd'hui, ce n'est rien du tout. » Et elle ajoute, le lendemain, cette raillerie cruelle : — « Si elle est en Paradis, la sainte Vierge n'a qu'à y prendre garde, car elle lui enlèvera l'affection du Père éternel. »

Julie de Lespinasse, jetée dehors brusquement, sans ressources, ne restera d'ailleurs pas un instant abandonnée. La grande rivale de Mme du Deffand, Mme Geoffrin, se précipite sur l'extraordinaire fortune que la Providence lui envoie ; elle ouvre à Julie toutes grandes les portes de son salon ; elle l'admet, seule de son sexe et par une exception unique, à ses dîners du lundi et du mercredi ; et surtout, elle assure à Julie une existence indépendante et désormais à l'abri du besoin : elle vend, dans ce but, à l'impératrice de Russie, ses trois plus beaux Van Loo (dix mille écus). Julie de Lespinasse, à la tête d'une rente viagère de 8,500 livres environ, s'installe à cent mètres à peine du couvent de Saint-Joseph, dans la même rue Saint-Dominique, en face du couvent de Bellechasse ; et, sans délaisser Mme Geoffrin, elle y tiendra salon elle-même, un salon où se pressent bientôt tous les gens de cour et de lettres et toute l'armée de l'*Encyclopédie*, encore qu'il ne soit point luxueux et qu'elle soit trop pauvre pour offrir autre chose qu'à « digérer, » comme disait Grimm.

Au point de vue moral, son existence est d'apparence absolument irrégulière. Elle vit avec d'Alembert ; elle l'a connu chez Mme du Deffand ; une amitié très vive s'est déclarée entre eux ; d'Alembert, qui au lendemain de la colère de Mme du Deffand a brisé (comme nombre d'autres) avec la marquise, vient s'installer, à domicile fixe, chez Mlle de Lespinasse. Evidemment, le nom de « maîtresse » a été quelquefois prononcé (surtout dans des lettres écrites par des étrangers) ; les contemporains pourtant semblent en général avoir cru à l'innocence de leurs relations, pour la raison fondamentale que d'Alembert était, paraît-il, frappé d'*impotentia.* C'est à quoi fait allusion Rousseau quand il écrit : « Elle a fini par vivre avec lui, s'entend en tout bien tout honneur, et *cela ne peut même s'entendre autrement.* » Elle-même, au sortir de chez Mme du Deffand, a eu la petite vérole, qui l'a irrémédiablement *gâtée :* « Rien ne tire plus à conséquence, dit-elle d'un grand sang-froid, quand on a trente ans et qu'on est ce qu'on appelle, en beau style, *grêlée* [1]. »

[1] D'Alembert, lui aussi, était fils illégitime. Sa mère, une dame du plus grand monde, la marquise de Tencin, s'en était défait par un abandon misérable : le 17 novembre 1717, le commissaire de police du quartier Notre-Dame trouva le nouveau-né sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond (annexe de la cathédrale, détruite en 1748). On l'envoie en nourrice en Picardie. Son père, le chevalier Destouches, commissaire d'artillerie et marié lui-même, apprend la naissance de l'enfant et son abandon, et assume la tâche de pourvoir à son éducation, qui dans les écoles de Paris fut très brillante. C'est Mme Geoffrin qui fit sa réputation dans le monde philosophique. On savait d'Alembert sage, et pour cause. On riait même du timbre de sa voix, aiguë, perçante et presque « glapissante. » On citait la réponse d'une femme d'esprit à l'enthousiasme d'un admirateur qui s'écriait en parlant de d'Alembert : — « C'est un Dieu ! » — « Allons donc ! répliqua-t-elle, si c'était un Dieu, il commencerait par se faire homme. » Ceci du reste s'alliait très bien à une âme sensible et avide de tendresse. Sous un masque d'indifférence se dérobait un impérieux besoin d'aimer, une douloureuse aspiration vers des paradis inconnus. Il fut aimé, il eut des amis (ce que n'eut point Voltaire). Il était de commerce agréable, épris seulement de liberté à un degré rare, se cabrant devant toute contrainte et jaloux de son indépendance au point d'y sacrifier son plaisir comme son intérêt, et justifiant ainsi le mot de Mme du Deffand quand elle le définit « *un esclave de la liberté* » (un joli mot, et qui pourrait s'appliquer à bien d'autres qu'à d'Alembert), nonobstant « facile à gouverner pourvu qu'il ne s'aperçoive pas qu'on en a l'intention, » sceptique d'esprit et frondeur des vieilles traditions, mais naïf et candide dans ses rapports avec les hommes, incapable de feinte autant que de mensonge, et sans défense contre la mauvaise foi d'autrui.

XIII. — Nulle société ne fut aussi frivole que notre XVIIIe siècle français. Ailleurs, en Allemagne et en Angleterre, on n'était point sans doute plus édifiant. Du moins on y était plus grossier, et c'était peut-être d'un moins perfide exemple, pour la postérité. Cette grossièreté a l'avantage au moins de nous repousser, tandis que la grâce chez nous ne perdit jamais ses droits ; et l'on ne saurait trop se mettre en garde contre la séduction de cette vieille grâce de superficie ni trop s'en redire le vide et ce qu'elle recouvrait d'égoïsme et d'insouciance de la moralité et d'une destinée supérieure. La boutade de Mme du Deffand est d'une profonde vérité historique et résume tout l'esprit de l'époque : pour elle, et pour tous ses conviés, la grande affaire était le souper, « l'une des quatre fins de l'homme », comme elle dit, ajoutant négligemment : « J'ai oublié les trois autres. »

Le XVIIIe siècle n'eut ni littérature chrétienne ni littérature morale. Aujourd'hui, si l'Eglise a subi des déchets dans les classes inférieures, elle s'est fait du moins dans nos Académies et dans nos Universités une place que l'on n'eût pas osé rêver pour elle il y a un siècle ; et les moralistes même séparés révèlent, des angoissants problèmes de la destinée humaine, un souci que ne connurent pas leurs devanciers du XVIIIe siècle. Nietzsche ou Tolstoï, Ibsen ou Mæterlinck ont plus de christianisme dans la pensée et jusque dans leurs blasphèmes les plus retentissants que n'en eurent jamais Voltaire ou Marmontel.

Ce Maurice Mæterlinck, dont il a été beaucoup parlé récemment dans le monde de la critique théâtrale, est un des écrivains dangereux d'aujourd'hui. Il est très lu dans les milieux féminins, et beaucoup de femmes lui demandent l'art de vivre et trouvent dans sa vie un exemplaire de la leur, avec ses élans et ses retombées, ses efforts et ses lassitudes, ses doutes et ses certitudes. Il est peu rapide et peu clair. Mais, plus rapide et plus clair, peut-être serait-il moins persuasif, moins près du fonds obscur de la vie intérieure, moins vrai donc.

Il est né Flamand. Il a donc dû être élevé chrétiennement. Comment a-t-il perdu la foi ? Il nous livre, dans son *Trésor des humbles*, le secret de ses lectures de jeunesse : ce sont les intuitifs, les mystiques de tous les temps et de toutes les races, ceux que tout le monde accepte comme des génies et ceux aussi que l'on considère à tort ou à raison comme échappés d'un cabanon. Il a traduit Ruysbrock l'Admirable ; mais il a traduit aussi Novalis l'Allemand, et il proclame le païen Plotin son maître. Comme eux, il est l'ennemi de la science, le contempteur de la raison qu'il oppose à la sagesse : il ne « démontre » jamais, et serait désolé qu'on l'en crût capable. Il n'accepte pas non plus la volonté, et loge notre force impulsive dans cette obscurité de la sous-conscience dont la petite lampe vacillante de la raison éclaire mal le mystère. Et ce n'est pas seulement pour le gouvernement de nous-mêmes, c'est pour le gouvernement de tout l'univers qu'il n'admet pas de lois claires qui tiennent dans une formule, mais seulement des forces silencieuses, anonymes, inconnaissables.

Il a la manie des obscurités. D'autres ont la manie des clartés à tout prix et d'évidences qui ne sont pas de ce monde. Ce monde n'est pour nous ni la caverne de Platon ni le plein jour de l'éternité. Dieu nous laisse dans l'ombre, mais cette ombre est lumineuse et transparente. La passion d'une lumière qui n'est pas faite pour nous peut nous aveugler tout aussi sûrement que la passion des obscurités. Et à tout prendre, sans doute le sentiment, même excessif, de ce qu'il y a d'obscur en nous et du mystère de notre destinée nous est moins délétère encore.

Précisément c'est par le *sentiment confus et poignant de toutes ses inconsciences* que Mæterlinck aborde le problème de la vie morale : tristesses sans cause, sourires qu'on ne s'explique pas, pressentiments, froids subits et tragiques ou embrasements surnaturels qui parfois glacent les âmes ou les transfigurent, foi à des puissances énormes et fatales, effroi de l'inconnu qui nous entoure...

Mystère !... Au début, dans ses premiers ouvrages, il situait ce mystère, cet inconnu, hors de nous, dans les cieux, les rochers, l'atmosphère, les océans... Plus tard, il rentre en lui-même : à l'effroi de l'inconnu extérieur succède l'effroi de l'inconnu intérieur, du monde intérieur qui s'agite en nous : sur cette terre,

Autant de dieux cachés que de cœurs qui palpitent.

Qui nous révèlera ce mystère ?
Qui ? Le silence.

Ce n'est que dans le silence que nous prenons conscience de notre âme, — de notre âme véritable : car, ce que nous percevons dans le tourbillon des affaires ordinaires, ce ne sont que des apparences de notre âme, ce n'est pas notre âme elle-même. Dès que la présence de notre âme véritable se manifeste intolérable à nos frivolités, immédiatement c'est le silence... Et c'est pourquoi nous avons peur du silence. Le silence est pour nous plein de mystères. Nous avons peur que ces mystères se révélant à nous ne bouleversent nos plans de vie superficielle ; et nous parlons, automatiquement, confusément, pour empêcher le silence d'opérer en nous son travail de révélation.

Voyez : nous avons peur du silence devant les gens que nous ne connaissons pas ou que nous n'aimons pas. C'est que nous sentons que les paroles passent, tandis que le silence, s'il s'établit, est terrible : c'est notre vraie vie qui se manifeste dans le silence. Quand on aime, ce n'est pas des paroles ni des gestes que l'on se souvient, mais des instants de silence. Dès que s'endorment les lèvres, les âmes s'éveillent. Il y a des êtres devant qui le plus intrépide héros du monde n'oserait pas garder un silence prolongé. « Nous ne nous connaissons pas encore, écrivait quelqu'un à Mæterlinck

lui- même, car nous ne nous sommes pas encore risqués à garder le silence l'un devant l'autre. »

Que d'âmes ainsi qui ont peur de se mettre en silence devant Dieu, qui ont peur des révélations d'une retraite !

C'est qu'on ne sait jamais à l'avance de quelle nature sera ce silence et ce qu'il nous apportera. Toutes les paroles se ressemblent, tandis qu'il n'y a pas deux silences qui se ressemblent. De la nature d'un silence entre deux âmes dépend souvent toute une destinée. Il y a des silences qui sont accumulateurs de haine, et des silences qui sont révélateurs d'amour ! Saint Jean garda le silence sur la poitrine du Sauveur, à la Cène ; et Judas, lui, ne hasarda qu'une question, pour se renfermer vite dans un silence absolu, au Jardin des Olives.

Et cependant, rien n'empêchera qu'à un moment donné, dans le bruit ou dans le recueillement, à une heure grave ou à une minute puérile, nous ne nous trouvions tout à coup frémissants, au bord du grand abîme intérieur : *Notre Ame !*

Notre âme ! obscur océan où sont renfermés tous les mystères de la vie morale, — nappe d'eau où dorment le Bonheur, l'Amour, la Justice, le Passé, l'Avenir, le Hasard, la Destinée, hier et demain, tout ce que nous sommes et tout ce que nous serons !

Dans ce qui précède, j'ai dû citer de mémoire, en paraphrasant, au besoin en baptisant Mæterlinck. Mais précisément, quand on lit ces grands égarés de notre âge, c'est une remarque qui se présente souvent à l'esprit, qu'ils seraient tout autrement faciles à baptiser, à compléter surnaturellement, que leurs ancêtres du XVIII^e siècle. En eux du moins, l'on trouve quelque substance morale où se prendre.

Mæterlinck a lu nos mystiques, et certainement il leur a pris quelques-uns de leurs procédés pour créer en lui une vie morale à l'exemple de la vie morale intense qu'il admirait en eux, mais sur un tout autre type, — une vie morale dégagée de toute préoccupation religieuse : car à quoi bon la religion ? Le mystère de l'âme nous suffit ; le sage ne s'occupe que de ce qui arrive dans son âme, et non point d'un Dieu problématique. L'âme elle-même existe-t-elle ? Mæterlinck semble dire quelque part que c'est notre désir qui la crée : « L'âme est le plus beau désir de l'intelligence, et Dieu est, *peut-être*, le plus beau désir de l'âme. » Le sage accepte tout de la vie. Point de mutilations, point de retranchements au nom de je ne sais quel idéal. L'immolation, le sacrifice, l'humilité : vertus parasites qui dévorent et paralysent la vraie vertu. Vertu parasite aussi que la charité : chacun doit vivre sa vie. Que serait-ce qu'un gardien de phare qui distribuerait aux pauvres des cabanes voisines l'huile des grandes lampes destinées à éclairer l'Océan ? Chacun de nous n'est chargé d'alimenter que sa propre lampe ; et rien, en somme, n'est plus bienfaisant que la flamme forte et chaude d'une belle vie qui se consume pour elle-même. « Admettre la vie », se donner à la vie, laisser le rêve aux êtres faibles qui ont le goût du mensonge : l'homme fort, qui veut la vérité, égale son rêve et la réalité. Il se prête à la vie, confiant et respectueux ; et, par un retour équitable, la vie se prête à lui, un échange a lieu entre son âme et sa destinée, un équilibre s'établit entre « les questions insolubles du ciel et les réponses incertaines de l'âme [1]. »

XIV. — On a dit ici, quand mourut Gladstone (1898), quelle place de prééminence les questions religieuses n'ont cessé de tenir en son esprit au cours de sa longue vie, et comment il a toujours été préoccupé de mettre sa politique au service de sa conscience. Des notes, pleines d'édification non moins que d'intérêt, publiées par M. Koszul (*Quinzaine*, 16 février 1905), précisent l'évolution

[1] On voit le danger de ces lectures. Incontestablement Mæterlinck élève l'âme, ou semble l'élever ; il donne satisfaction à cette soif d'altitude qui dévore certaines âmes. Et quand elles l'ont suivi sur ses nuages, elles sont d'autant plus accessibles à ses sophismes, à sa morale nouvelle que celle-ci, tout en paraissant très élevée, ne leur demande pas de sacrifices positifs et que d'ailleurs elle s'enveloppe d'un symbolisme plus mystérieux et plus obscur.

Outre ses traductions de Ruysbrock et de Novalis, Mæterlinck nous a donné de petits drames : *La Princesse Maleine, — La mort de Tintagiles, — Alladine et Palomides, — Aglavaine et Sélysette ;* — des pièces de plus grande envergure : *Monna Vanna* (dont la représentation fut interdite à Londres en 1902). — *Joyzelle, — Barbe Bleue, — Sœur Béatrice, — Pelléas et Mélisande ;* — les œuvres où il a condensé ses vues de philosophie morale : *Le Trésor des Humbles, — Sagesse et Destinée, — La Vie des abeilles, — Le Temple enseveli, — Le Double Jardin*, etc.

Et je veux répéter encore, en terminant, que, quelle que soit l'élévation théorique de certaines pages de Mæterlinck, pratiquement la lecture en est extrêmement dangereuse. Je le répète parce que, depuis que j'ai commencé ces lignes, j'ai eu une nouvelle preuve du vertige d'illusion où Mæterlinck peut endormir un lecteur (même ecclésiastique). Et c'est ce qui me détermine à indiquer en deux mots la donnée de *Monna Vanna*. Nous sommes à la fin du XV^e siècle ; Pise est assiégée par Florence : à la tête de l'armée florentine, Prinzivalli, aventurier d'origine inconnue ; Pise est défendue par Guido Colonna, qui a le malheur d'être le mari de la plus belle femme du temps, Monna Vanna. Pise réduite à la famine, on entre en négociations : Prinzivalli ne négociera qu'à une condition, c'est que Monna lui sacrifiera son honneur conjugal. Et à qui confie-t-il ce message ? Au père même de Guido Colonna, au vieux platonicien Marco Colonna : Marco agrée, soumet l'affaire à son fils, le Sénat de Pise en est saisi : on délibère. Peinture effroyable du désespoir où la famine a réduit les 40.000 habitants de Pise ! Il n'y a pas à hésiter, il faut que Monna se dévoue. Et elle accepte, son époux accepte : longue scène, aussi plate qu'odieuse, entre elle et lui (c'est là qu'elle profère l'ignoble phrase : Je sais bien, Gui, que de ce sacrifice c'est toi qui portes la plus lourde part !) ... Inutile de donner la suite. La scène qui a motivé l'interdiction à Londres se passe au second acte : notez qu'il ne s'y dit et ne s'y passe rien de matériellement immoral, et c'est par un écœurant raffinement de corruption que Mæterlinck a su, sans violer le minimum de décence officielle dont on se contente à Paris (et à Berlin), tenir sans cesse les appétits malsains de la galerie arrêtés sur une image ordurière : Monna entre la nuit chez Prinzivalli, vêtue d'un léger manteau seulement sur la chair nue : longs discours, Prinzivalli la respecte (malgré elle, peut-on dire)... — A Paris, en dépit d'une réclame énorme, la pièce a eu très peu de succès ; à Berlin, plus de deux cents représentations !

religieuse du grand homme d'Etat, et comment son évangélisme primitif, très intense mais très vague de doctrine, s'enrichit progressivement d'une plénitude toute catholique de conceptions harmonieuses et fécondes et de pratiques spirituelles consolantes et fortifiantes.

Si bien qu'il écrit, à quatre-vingt-trois ans (15 octobre 1892) : — « Je suis maintenant, dans le secret de mon cœur, un catholique, *a crypto-catholic* [1]. »

Pourquoi ne le fut-il pas au grand jour? Ici évidemment nous nous heurtons une fois de plus à cet illogisme qui est dans le tempérament anglais et qui si souvent s'attarde à mi-côte, sans besoin impérieux d'étendre sa vue plus avant. On avait un moment espéré qu'il serait entraîné dans le mouvement religieux d'Oxford (comme en témoigne une curieuse lettre de J.-S. Mill, publiée récemment et qui est de 1839) ; et certainement la pensée du retour se présenta à Gladstone : — « Le passage à l'Eglise de Rome! a-t-il dit souvent. Non! cela ne s'est jamais présenté à mon esprit que *comme une tentation et un péché.* »

Il mit la « tentation » en fuite et se tranquillisa sur les commencements de vérité qu'il trouvait dans l'anglicanisme et qui lui semblaient suffire à sauvegarder l'unité de l'Eglise. — « Si les divisions des chrétiens sont remarquables, disait-il, leur unanimité ne l'est pas moins. » Il se persuadait que l'unanimité existait sur les points essentiels, que le reste n'était que points secondaires. Les dissentiments entre anglicans et catholiques ne lui semblaient pas plus graves, pas plus subversifs de l'unité que les querelles qu'il percevait au sein de l'Eglise romaine elle-même, entre catholiques. Essayant, en 1876, de se définir à lui-même sa position religieuse, il écrit : — « Je suis, en principe, fortement attaché à l'Eglise une et distincte, *a strong denominationalist.* Un troupeau, un pasteur, c'était la marque de la chrétienté naissante. Le pasteur est toujours un, et il connaît ses brebis, mais les troupeaux sont multiples... *J'accepte la question telle que je la trouve posée pour moi, par et dans ma situation.* »

Voilà bien l'Anglais, positif, pratique, d'un sens pratique poussé jusqu'à l'hypertrophie, qui accepte une question telle qu'il la trouve posée par une situation et qui s'accommode du commencement de solution présenté par d'autres, sans aller plus au fond, laissant au temps, qui a ménagé ce commencement de solution, le soin d'achever [1].

Le tout, en parfaite bonne foi. Nul n'a jamais mis en doute la sincérité religieuse de Gladstone. C'est un grand spectacle que celui d'un homme de cette taille qui fait de la pensée religieuse l'inspiratrice universelle et profonde de toute sa vie, publique et privée. — « Le sentiment religieux de Gladstone est le grand facteur de sa vie, » dit Russel. Rarement, écrit un autre, on a « plus pleinement vécu la présence de Dieu et la loi du Christ. » Il n'y eut jamais, chez lui, ombre de cloison-étanche entre l'homme de foi et l'homme d'action. Bien au contraire. C'est aux heures où sa foi prend le plus de vivacité et de clarté que son action se fait plus pressante ; et « les réalités de la vie confondaient souvent chez lui cette ferveur et cette énergie dont la langue unit les notions dans un mot caractéristique : *earnestness.* » Au cours du discours sur son premier budget (17 avril 1853), l'esprit accablé sous tant de chiffres, de statistiques, de rapports, il balbutie une prière : « Seigneur, tourne-toi vers moi, aie pitié de moi, donne ta force à ton serviteur et soutiens le fils de ta servante. » — Au fort de la lutte électorale de 1847, à Oxford : « La parole de l'Ecriture me vient à l'esprit, comme portée sur l'aile d'un ange : Seigneur Dieu, force de ma santé, tu as protégé ma tête au jour du combat. » — Avant un discours sur l'esclavage (30 mars 1838) : « Une prière me fut arrachée, fervente pour un tel moment, — j'espère qu'elle n'était pas déplacée. » — Après un discours sur l'Eglise d'Irlande (31 mars 1835) : « Ces discours sont, à vrai dire, mes exercices de piété les plus énergiques. » — Il

[1] Il croit fermement à la présence réelle et communie souvent (un temps au moins ce fut tous les huit jours). — Il est partisan de la confession auriculaire et en donne cette profonde justification psychologique (dans un article sur lady Fullerton) : — « Qu'on me montre l'heureux mortel dont le fond secret du cœur admet toujours librement la pleine lumière, l'homme qui ne sent pas vaguement qu'il trompe les autres et se trompe lui-même, l'homme qui ne voile pas à dessein le regard intérieur qui lui fut donné pour se connaître! »

[1] On pourrait faire la même remarque à propos du grand homme d'Etat qui fut son rival politique, Disraëli (lord Beaconsfield). Disraëli était né *israélite.* Avant qu'il eut atteint l'âge d'homme, son père lui fit embrasser l'*anglicanisme,* et il se montra toujours très fidèle aux pratiques de sa nouvelle religion, sans pourtant qu'il semble jamais s'en être assimilé complètement l'esprit : son esprit clair, logique, absolu, penchait visiblement vers la solution *catholique.* — Mais chez lui *l'homme politique dominait l'homme religieux ;* et quelle que fût son opinion personnelle sur la valeur intrinsèque des diverses religions, il opinait, comme homme d'Etat, que la religion d'un grand peuple est l'œuvre des siècles, qu'une Eglise nationale est de ces institutions auxquelles on ne saurait toucher sans ébranler les fondements mêmes de la cité. — Et c'est pourquoi, au lieu de discuter théoriquement l'anglicanisme, il l'admettait comme une nécessité historique, qui sauvegardait à la fois et le principe chrétien, sel de toute société, et la tradition du peuple anglais.

Sur le « désétablissement » ou séparation de l'Eglise et de l'Etat, il eut des paroles lapidaires :

« C'est une nécessité (que l'union), dit-il, non pour l'Eglise qui, étant divine, n'a pas besoin d'être défendue, — mais pour l'Etat, qui, sans religion, serait destiné fatalement à périr.

« ... C'est l'Etat qui serait en danger, car l'union de l'Eglise et de l'Etat est la seule base de l'autorité, la seule source de la civilisation humaine.

« En dehors du principe religieux, où les gouvernants puiseraient-ils leurs droits, où prendraient-ils conscience de leurs devoirs? Si le pouvoir n'est pas de source divine, assurément il n'est rien. »

répond à une *address* des ministres dissidents (1888) : « Je vous suis reconnaissant d'avoir eu le courage d'associer votre action et votre idéal politiques aux principes et aux motifs que vous puisez dans votre sainte religion. » — On salue en lui « l'homme rare qui ose regarder la politique comme une partie de son devoir de chrétien » (février 1875). — Il écrit à sa femme (1874) que « le salut de l'humanité ne dépend pas de l'Etat, ni de la Politique, mais de l'issue du grand combat qu'il voyait engagé de par le monde, avec une surprenante ténacité, contre le plus précieux bien de l'homme, la croyance en Dieu et l'Evangile du Christ. » — A son père il écrit : « Je pense malgré moi à cette énorme portion de l'humanité qui meurt dans le péché... Comment pourrai-je songer encore à m'abandonner aux joies de l'existence, ou à livrer mon cœur à ces vulgaires occupations, alors que mes frères, à qui je suis attaché par les liens des sympathies humaines, de fautes communes et d'une commune Rédemption, sombrent tous les jours dans la Mort ! »

N'est-ce pas encore quelque chose de lui-même qu'il nous livre dans ces lignes consacrées à nous décrire « un type de foi et de piété » :

> Pour une âme profondément convaincue de la souillure du péché, adonnée à la contemplation de la personne du Christ, et souffrant de l'infinie distance qui la sépare de la glorieuse image de son Maître..., pour une âme engagée dans une double lutte contre le mal du dehors et contre le mal du dedans, et qui sent le second plus redoutable que le premier, la religion n'a pas seulement une part dans la conduite de la vie ; elle est, par une impérieuse nécessité, la grande, permanente, et solennelle affaire de la vie. »

XV. — *Etudes* du 20 juin : rapport présenté au Congrès eucharistique de Rome sur le P. Jacques Salez et son compagnon le Fr. Guillaume Saultemouche, « martyrs de l'Eucharistie » à Aubenas le 7 février 1593. Le P. Salez, dans sa chaire de l'Université de Pont-à-Mousson non moins que dans ses missions du Vivarais, avait fait de l'Eucharistie le centre de son enseignement et de sa dévotion ; et un jour qu'il venait de défendre triomphalement la Présence réelle, le prédicant calviniste, courroucé, à bout d'arguments, s'écrie : » Dépêchez cela, dépêchez cela, il ne mérite point de vivre, c'est une peste ! » Et comme le Père, pour sauver le Fr. Guillaume, signifie aux meurtriers que celui-ci n'est point homme de lettres et partant ne peut point faire de préjudice à leur créance, Fr. Guillaume proteste qu'il n'abandonnera jamais celui auquel l'obéissance l'a adjoint pour compagnon : — « Ainsi, dit-il au Père, je mourrai avec vous pour la vérité des points que vous avez disputés. » — Un instant après, les deux victimes percées de coups gisaient dans leur sang. — Leur souvenir n'a pas cessé d'être en vénération dans le Vivarais ; et nos grands auteurs ascétiques, Jean Suffren, Saint-Jure, Drevon, etc., surtout saint Alphonse, les citent comme exemples de dévotion à la sainte Eucharistie. — Les premières feuilles de la procédure préparatoire à l'introduction de leur cause sont sorties des presses romaines au mois de mai de cette année.

XVI. — Dom Morin *(Revue d'Hist. eccl.* de Louvain, 15 avril) exhume, de l'époque carolingienne, un abbé bénédictin qui fut le plus grand mariologiste qu'ait vu l'Eglise latine avant saint Bernard, celui peut-être dont l'influence s'est fait le plus sentir sur le développement du culte de la sainte Vierge au moyen âge : Ambroise Autpert, Provençal d'origine, abbé en pays lombard, à Saint-Vincent de Vulturne, au VIIIe siècle. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* l'ont qualifié « le plus illustre écrivain qu'ait produit la France en ce siècle. » Il est resté longtemps oublié ; la *Patrologie* de Migne n'a inscrit sous son nom qu'une cinquantaine de colonnes : c'est deux volumes au moins qu'elle eût dû lui consacrer si elle eût tout connu. Elle a laissé de côté son grand commentaire sur l'Apocalypse (non réimprimé depuis le XVIIe siècle) ; et quant à la plupart de ses autres productions, on les a mises, au cours des âges, sous d'autres noms plus illustres, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire, saint Ildefonse (et aussi sous le nom d'un autre abbé Autpert, du Mont-Cassin, postérieur de presque un siècle) : notamment, c'est de lui que sont, dans l'office du 8 décembre, les belles leçons dogmatiques du IIe nocturne, inscrites au Bréviaire sous le nom de saint Jérôme. — De lui aussi est la pieuse antienne *Sancta Maria succurre miseris*, etc.

Même no de la *Revue d'Hist. eccl.*, étude bibliographique de plus de vingt nouveautés consacrées aux origines franciscaines (légende de saint François, textes divers des Règles et du *Speculum perfectionis*, etc.). — M. G. Mollat publie le texte, découvert par lui aux Archives Vaticanes, des *Doléances du clergé de la province de Sens au Concile de Vienne (1311-1312)*. On fut longtemps sans rien savoir des débats engagés à Vienne sur la réforme de l'Eglise, et l'on pensait même que Philippe le Bel en avait fait détruire les procès-verbaux : le P. Ehrle, bibliothécaire du Vatican, en retrouva pour la première fois, en 1888, un fragment, mais très incomplet, à la Bibl. Nationale de Paris. Ce que nous donne aujourd'hui M. Mollat est beaucoup plus circonstancié et nous explique par les menus détails les deux grandes sources d'abus qui empêchaient ou paralysaient l'exercice de la juridiction épiscopale : c'était 1o *les empiétements des juges laïques*, toujours prêts à évoquer les causes personnelles des clercs et beaucoup plus encore les causes réelles d'Eglise, toujours surtout prêts à s'entremettre dans l'ouverture et l'exécution des testaments (chose sur quoi l'Eglise

a veillé jusque-là avec un soin jaloux [1]); — et 2° *les empiétements des réguliers* : toujours la grosse question des exemptions! Il est certain que, si l'on s'en tient à ces *doléances* de 1311, les exempts rivalisaient de zèle avec le pouvoir civil pour démolir la juridiction épiscopale : ils réconcilient ceux que l'Ordinaire a excommuniés, ils accaparent les fidèles (et même les clercs) aux dépens des droits curiaux, ils enrôlent dans leurs confréries et prétendent soustraire tous les confrères aux officialités diocésaines, et les soustraire même aux censures épiscopales, ils étendent le privilège de l'exemption des dîmes même aux terres mises en fermage, etc., etc.

Une Anglaise, miss Stone, consacre un gros volume, chef-d'œuvre d'érudition et tout ensemble d'exposition, à Marie Tudor, *Mary the first Queen of England*, Londres, Sands, in-8 de XII-545 p. Elle a compulsé toutes les Archives, et l'on ne parlera plus désormais de Marie Tudor sans avoir étudié sa nouvelle biographe. La mémoire de l'illustre reine en sort tout à fait réhabilitée : rare mérite en Angleterre, où l'on dit encore « Marie la Sanglante ». — Miss Stone n'a pas de peine à justifier, du simple point de vue de la politique et du droit naturel, les mesures de rigueur prises par la reine et des exécutions qui furent bien moins nombreuses que ne l'a clamé plus tard le *Martyrologe* de Fox : on sait aujourd'hui que plus d'une victime exécutée sous le règne de Marie buvait encore sec et ferme sous le règne de sa sœur Elisabeth. Que d'arrêts Marie a ajournés! Que d'autres elle a magnanimement cassés!

Au tome XV, qui vient de paraître, de la nouvelle édition de la *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche* (Leipzig, Hinrichs, in-8 de 820 p.), l'auteur de l'article *Petrus*, M. Sieffert, protestant, accepte la tradition de la venue de saint Pierre à Rome, ce qui est l'essentiel (encore qu'il rejette les détails que la légende a depuis greffés sur ce noyau primitif, tels que le chiffre de vingt-cinq pour ses années d'épiscopat romain, le crucifiement la tête en bas, la simultanéité du martyre des deux Apôtres : mais, sur ce dernier point, des critiques catholiques, eux aussi, pensent que cette tradition de simultanéité ne s'est formée qu'au IVe siècle et provient d'une fausse interprétation de la fête, commune aux deux Apôtres, du 29 juin : encore, même au IVe siècle, la tradition contraire garde-t elle un écho chez saint Augustin. Plusieurs fixent la date du martyre de saint Pierre à l'an 64, et la date du martyre de saint Paul à la fin du règne de Néron, 67 peut-être).

Revue Thomiste (mars à août 1905), articles (qu'il faut lire en entier) du P. Gardeil sur la crédibilité : — à l'encontre d'Hermès, qui établissait une proportion directe entre l'absolu de l'assentiment de foi et l'absolu des preuves de crédibilité, ce qui entraînait la liberté de suspendre l'assentiment de foi si les preuves de crédibilité d'abord acceptées venaient à être ensuite reconnues non apodictiques, — le P. Gardeil démontre que la foi n'est pas la conséquence des seuls motifs de crédibilité (encore qu'elle ne puisse s'en passer) : entre la foi et les motifs de crédibilité, interviennent 1° le jugement surnaturel de crédentité (dont les principaux motifs ne sont pas des motifs de crédibilité), et 2° la motion surnaturelle de Dieu sur la volonté, plaçant l'intelligence sous l'emprise du témoignage direct de la Vérité première. — Et c'est à cause de l'intervention de ces facteurs d'ordre divin que le rejet de la foi surnaturelle est toujours coupable (cf. Conc. Vatic., Const. *Dei Filius*, can. De Fide, III, 6, et le § final du chapitre III : ... *In hoc eodem lumine ut perseverent, gratiâ suâ confirmat, non deserens nisi deseratur)* [1].

M. Salomon Reinach, étudiant *(Revue critique*, 10 juin) *L'évolution de la foi catholique* par Marcel Hébert (dont nous avons parlé par ailleurs, œuvre d'un prêtre tombé, prof. à l'Université de Bruxelles), conclut finement : — « Je me contente de noter, comme un fait d'histoire intéressant et nouveau, cette profession respectueuse d'*athéisme* sous la plume d'un théologien très averti. »

Revue des Etudes rabelaisiennes (avril), étude de M. Jacques Boulenger 1° sur la *Supplicatio pro apostasia* présentée par Rabelais qui, ayant quitté son froc sans permission de son supérieur, demande au pape absolution de cette irrégularité, et 2° sur le *Bref* correspondant de Paul III, daté du 17 janv. 1536 ; — mais ces deux documents ne concordent pas avec ce que l'on sait par ailleurs de Rabelais ; et comme ils ne nous sont connus que par des copies du XVIIe siècle et que l'on n'a pu encore en retrouver le texte dans les Archives du Vatican, il y a lieu d'attendre.

Un auteur italien, M. Em. Bossi, a publié à Milan, l'an dernier, sous ce titre : *Jésus-Christ n'a jamais existé*, un vol. de 318 p., qui est une réédition de la thèse de feu Dupuis sur l'origine solaire de toutes les religions, y compris le christianisme.

M. Em. Faguet, dans une étude sur *Sainte-Beuve et le féminisme (Femme contemporaine*, mars 1905), écrit une gentille page de lexicologie

[1] Sur la lutte du pouvoir civil contre la juridiction ecclésiastique, voir le travail d'un de nos grands érudits catholiques, M. Paul Fournier (prof. à l'Université de Grenoble) : *Les Officialités au moyen âge, étude sur l'organisation, la compétence et la procédure des tribunaux ecclésiastiques ordinaires en France, de 1180 à 1328*, Paris, 1879.

[1] Voir S. Thomas, IIa IIae, q. I, art. IV, ad 3 :
« La lumière de la foi fait voir ce que l'on croit. De même que par les autres habitudes l'homme sait ce qui lui convient en vertu de cette habitude, — de même par l'habitude de la foi l'esprit de l'homme est incliné à donner son assentiment à ce qui convient à la vraie foi et à elle seule. »
Ce que le P. Gardeil traduit gentiment :
« La lumière de la foi, en effet, si elle laisse à la pensée toute liberté de se reporter aux motifs de croire, exerce comme en arrière et en dessous de cette recherche une influence illuminatrice, d'ordre supérieur et divin, prête à corroborer ses résultats positifs. »

sur la diversité des sens respectifs à attribuer aux mots *féminin*, *féministe* et *fémineux*. — Le *féminin*, c'est l'homme qui a en lui quelque chose de la femme, telle qu'elle est ou qu'elle paraît ordinairement : nerveux, capricieux, passionné, très facilement mélancolique et faible de caractère (Musset par exemple, Lenau en Autriche). — Le *féministe* est l'homme qui bataille, à l'instar de ses sœurs féministes, pour établir l'égalité ou une quasi-égalité entre les deux sexes, égalité d'instruction, égalité de droits, égalité d'accès aux métiers, arts et fonctions (ce qui impliquerait, chez la femme, insurrection non pas contre l'homme, mais d'abord *contre elle-même*, contre ses propres défauts, contre les défauts qu'elle ne laisse pas d'avoir assez naturellement et que les hommes cultivent et développent à l'envi chez elle, parce que sans doute ils y trouvent leur compte). — Le *fémineux* (ou philogyne) ne sera jamais féministe, puisque, ce qu'il aime surtout ou uniquement des femmes, ce sont leurs défauts. — « Toutes les fois que vous verrez un homme résolument antiféministe, soyez sûr que c'est un homme qui aime extrêmement les femmes ; il les aime mal ; mais il les aime et peut-être il les aime trop. Toutes les fois que vous verrez un homme résolument féministe, soyez sûr que c'est un homme qui estime les femmes, qui même les aime dans le sens élevé du mot, mais qui n'est pas un amoureux. » — Rousseau par exemple, l'amoureux éternel, mais antiféministe au suprême degré, qui veut sa « Sophie » ignorante, avec des talents d'agrément et « coquette. » — Pourquoi Mme de Maintenon a-t-elle été tant calomniée ? C'est que la femme telle qu'elle la veut, n'est plus la femme telle qu'en jouit le monde. Fémineux, vous dis-je, tous ces ennemis de Mme Louis XIV...

Autre page de lexicologie. C'est le lexique des dialectes alsaciens (*Wörterbuch der elsässischen Mundarten*) que publient MM. Martin et Lienhardt (à Strasbourg, chez Trübner). Ce n'est pas en Alsace qu'il faudra vous aller initier aux merveilles harmoniques de l'idiome tudesque. Témoin cette formule de prière à saint Antoine de Padoue : *Hailiker Antoniüs fo Pàtüà, schéck mr wàs i frlôre hà, tr tèyfl worts én sine kloye hà* (Saint Antoine de Padoue, rendez-moi ce que j'ai perdu, quand le diable l'aurait en ses griffes : — en allemand usuel : *Heiliger Antonius von Padua, schenke mir was ich verloren habe, der Teufel wird es in seinen Klauen haben).* — Le juron familier de Henri IV, *jarnicoton*, est devenu, en colmarien, *scharnipltekotong*, et celui de *jarnidieu*, *scharnityé*.

XVII. — La mort du P. Denifle (le 10 juin de cette année) a été pour l'histoire une perte immense. Le P. Denifle était un des trois ou quatre sommets dominants de l'érudition contemporaine. Nous avons parlé longuement de son *Luther* au commencement de 1904 (p. 43). Ce *Luther* fut le gros événement de sa vie, qui n'eut pas d'événements et qui fut admirablement unie, la vie d'un savant et d'un saint religieux. Il était né à Imst, petite ville tyrolienne (à une douzaine de lieues en amont d'Innsbruck), en 1844 ; son grand-père était Belge et de langue française, et il aimait à le répéter ; son père était instituteur et organiste d'Imst, et l'enfant témoigna de bonne heure un goût très vif pour la musique. Il fit ses études secondaires à la maîtrise de la cathédrale de Brixen. La lecture de Lacordaire éveille en lui la vocation dominicaine ; il entre au noviciat à dix-sept ans, en 1861, poursuit ses études de philosophie et de théologie à Gratz, à Rome, à Saint-Maximin près de Marseille. Dix années durant (1870-1880), il enseigne la théologie à la maison-mère des Dominicains d'Autriche, à Gratz ; puis il vient à Rome, archiviste du Saint-Siège et définiteur général pour son Ordre, n'en sortant que pour poursuivre ses recherches dans les grandes bibliothèques d'Europe, Paris, Londres, Berlin ; très aimable, très simple, un peu fruste même, et malgré cela ou peut-être pour cela même très aimé des nobles dames de sa patrie qui toutes se disputaient, quand elles étaient de passage à Rome, l'honneur d'une interview du P. Denifle. On lui présenta un jour une dame malheureuse, veuve, affligée de revers de fortune, point très cultivée d'ailleurs et qui sentait sa foi sombrer en même temps que son espérance : « Vous n'avez plus votre mari, lui dit le P. Denifle, vous perdez votre fortune, vous n'aimez pas l'étude, vous n'êtes pas belle : si avec tout cela vous perdez encore la foi, que vous restera-t-il ? » Ce fut le trait de lumière : du coup, la noble dame retrouva l'équilibre. *Und das hat geholfen !* racontait en riant le P. Denifle [1].

Ses principaux ouvrages sont : *L'Eglise catholique et la fin de l'humanité* [2], 1873 ; — *La Vie Spirituelle, Anthologie des mystiques allemands du moyen âge*, 1873 ; — *L'Ami de Dieu au pays de l'Oberland et Nicolas de Bâle*, 1875 ; — le *Livre de la pauvreté spirituelle*, 1877 ; — la *Conversion de Tauler*, 1879 ; — il entreprend des Œuvres du B. Henri Suso une édition critique qui s'est malheureusement arrêtée au t. I, 1880 ; — puis, à partir de 1885, c'est la publication de son grand ouvrage : *Les Universités du moyen âge jusqu'en 1400 ;* — à partir de 1885 aussi, il

[1] Il fut membre correspondant des académies de Paris, de Vienne, de Berlin, de Gœttingue, de Prague ; il reçut des décorations de la République française aussi bien que de l'empereur d'Autriche ; il fut nommé docteur *honoris causa* des Universités de Münster, d'Innsbruck, et tout récemment, de Cambridge (ce qui, vu les circonstances et sous la tempête qui fondait sur lui de l'Allemagne luthérienne, lui causa un vif plaisir). Il était précisément en route pour Cambridge quand une attaque d'apoplexie le terrassa à Munich. Son corps repose dans la crypte de la basilique Saint-Boniface à Munich.

[2] Il aimait à prêcher, et prêchait beaucoup, à Gratz et dans les principales villes d'Autriche ; et c'est de ses prédications qu'est sorti ce premier ouvrage, dont le titre en allemand est : *Die katholische Kirche und das Ziel der Menschheit.*

dirige, en collaboration avec le jésuite Ehrle son collègue de la Vaticane, la publication du périodique *Archiv für Litteratur und Kirchengeschichte des Mittelalters ;* en 1886 il donne *Registres pontificaux du XIIIe siècle ;* en 1888, *Specimina palæographica Regestorum Romanorum Pontificum ;* de 1889 à 1897 il édite à Paris le *Chartularium Universitatis Parisiensis* (publication faite sous les auspices du Conseil général des Facultés de Paris, et en collaboration avec M. E. Chatelain, en 4 vol. in-4°), suivi de l'*Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis*, en 2 vol. in-4° [1] ; — en 1897, il édite, en français cette fois, sa *Désolation des églises, monastères et hôpitaux en France vers le milieu du XVe siècle.*

C'est ce dernier ouvrage qui l'amène à étudier de plus près Luther. Car, du xve siècle au xvie, c'est un abîme qui s'est ouvert subitement. L'Eglise du xve siècle est dans la désolation, mais tout au moins en a-t-elle conscience et appelle-t-elle la Réforme à grands cris. L'Eglise de Luther, au contraire, se vautre dans le péché comme dans un idéal. L'ordure est pour elle le bain qui doit la purifier de la lèpre romaine. Luther, une douzaine d'années après son cri de révolte, dira que, pour donner une idée exacte de ce qu'est devenue l'Allemagne, on n'aurait qu'à peindre sur la carte, là où fut l'Allemagne, une colossale truie. C'est du P. Denifle que je prends cette citation, et j'en pourrais prendre bien d'autres, mais qui seraient moins faciles encore à traduire. C'est le P. Denifle qui a révélé Luther aux Allemands ; et c'est pourquoi son livre a soulevé une telle tempête. On n'a pas idée du débordement d'injures qui l'ont accueilli. On se serait cru revenu aux pires jours des polémiques du xvie siècle. Et c'est qu'aussi bien ce *Luther* est le plus rude coup qui ait été porté au protestantisme allemand depuis le xvie siècle. Le P. Denifle a révélé Luther à tant de braves Allemands qui ne le connaissaient que par des anthologies ou des eucologes édifiants ; et il l'a révélé aussi à de savants docteurs qui, l'ayant lu et prétendant même en donner l'édition définitive, ne le comprenaient pas et multipliaient les contresens dans l'interprétation d'un homme qui évidemment avait gardé pour leur intellect rationaliste beaucoup trop de terminologie catholique et même scolastique. — Quelques-uns parmi eux, Kawerau et Köhler, ont avoué leur erreur et reconnu le bien-fondé des critiques du P. Denifle : le P. Denifle leur en tient compte et retranche de sa seconde édition les pages qui les concernaient. — D'autres, par contre, sont entrés dans des colères qui sont vraiment amusantes chez de si grands hommes, chez des génies aussi olympiens que Harnack, le grand Harnack, Seeberg, Ritschl; et il faut voir avec quelle maëstria le P. Denifle sonne de nouveau la charge dans sa seconde édition et surtout dans sa brochure *Luther in rationalistischer und christlicher Beleuchtung, eine prinzipielle Auseinandersetzung mit Harnack und Seeberg* [1].

Est-ce à dire que le dernier mot soit dit sur Luther ? Ceci non, ni après le P. Denifle ni après aucun autre. Le dernier mot sur une créature humaine ne sera dit qu'au jugement de Dieu. Jusque-là, et sauf le diable qui est *totus in maligno*, sauf aussi, à l'autre extrémité des créatures intelligentes, sauf la perfection inhérente à l'âme humaine de Notre-Seigneur par suite de l'union hypostatique et à l'âme de la sainte Vierge par privilège unique, toute créature humaine est assez complexe pour échapper au jugement définitif de ses pairs et pour justifier surabondamment le *nolite judicare* de l'Evangile. Il n'est pas de saint qui n'ait eu ses ombres ; et quel est le scélérat en qui ne se découvre quelque côté lumineux ?

Sur Luther, le P. Denifle a réuni un appareil immense, formidable, de considérants, tirés tous des écrits mêmes du réformateur et notamment d'un Commentaire sur l'Epître aux Romains (jusqu'aujourd'hui inconnu et inédit, antérieur de quatre ans à la révolte de Wittenberg). Mais ces considérants, comme tous les considérants, laissent la porte ouverte à des interprétations diverses ; et un aimable correspondant d'Allemagne nous a fait observer que le Luther de l'*Ami* (1904, p. 43-44) n'est pas tout à fait le Luther du P. Denifle. C'est vrai. J'ai pris du P. Denifle les éléments de cet article, qui n'est qu'une notice bibliographique ; mais j'en ai tiré d'autres conclusions que lui. La principale différence porte sur le crédit qu'il faut accorder aux textes nom-

[1] Le *Chartularium* contient la publication définitive de tous les documents concernant l'Université elle-même pour les deux siècles et demi (1200-1452) qu'embrassent les volumes parus ; — l'*Auctarium* comprend les documents intéressant les différentes *nations* de l'Université. — De plus, le P. Denifle a réuni, dans les notes du *Chartularium*, à peu près tous les éléments d'une histoire de la théologie au moyen âge. — C'est au cours des recherches préparatoires à la publication du *Chartularium* qu'il fut douloureusement frappé de l'énorme quantité de Suppliques adressées aux Papes vers la fin de la guerre de Cent ans et qui rendent témoignage de la désolation extrême des établissements ecclésiastiques et religieux en France. C'est l'origine de son grand ouvrage *Désolation des églises*, etc. Il serait vivement à souhaiter qu'un travail analogue fût entrepris pour l'Eglise d'Allemagne. Quand on reproche à l'Eglise la décadence de la vie ecclésiastique et religieuse au xve siècle, à la veille de la Réforme, on oublie trop que cette décadence se rattachait, pour une bonne part, à la « désolation » des établissements ecclésiastiques, et qu'il faut donc en faire remonter la responsabilité aux ravages des gens de guerre et aux dispersions perpétuelles qui s'ensuivaient. Il n'était pas possible, dans ces conditions, de maintenir rigoureusement la discipline ecclésiastique et religieuse. Il est possible qu'en d'autres temps l'Eglise ait été victime d'un excès de richesses : au xve siècle, c'est surtout d'un excès de dénûment qu'elle eut à souffrir.

[1] Dans cette levée de boucliers contre le P. Denifle, signalons Harnack, qui a ouvert le feu (dans *Theologische Litteraturzeitung*) ; — Seeberg, *Luther und Luthertum in der neuesten Katholischen Beleuchtung* (Leipzig, Deichert), puis dans la *Kreuzzeitung* de Berlin ; — Kolde, dans *Neue Kirchliche Zeitung ;* — Haussleiter, dans *Allgemeine Zeitung ;* — Walter, Fester, Baumann, etc.

breux où Luther parle de lui-même et de sa vie monacale. Luther a été menteur, le plus effronté menteur peut-être que connaisse l'histoire ; il a menti avec une impudence qui est bien voisine de l'inconscience et qui semble relever de la pathologie plus que de la morale. Il a menti à tout propos, sans raison apparente même ; et il a menti, en particulier, quand il parle de lui-même. Ce qu'il dit de la doctrine catholique, telle qu'on la lui aurait enseignée et imposée dans le papisme, n'est que caricature : quand il nous raconte par exemple qu'il a toujours dans le papisme entendu expliquer le *justitia Dei* de *Rom. I, 17* de la « justice par laquelle Dieu punit, » le P. Denifle montre au contraire que tous les auteurs que Luther moine a pu connaître entendaient ce *justitia* au sens de *justification* et que lui-même l'a expliqué ainsi. Caricature aussi que la peinture des austérités et des macérations excessives auxquelles on l'aurait soumis : la règle des Augustins était très douce, et l'était devenue davantage encore sous Staupitz depuis 1504. Il est évident que Luther cède au besoin, trop facilement explicable, de noircir le système catholique de la foi vivifiée par les œuvres, afin de pouvoir ensuite se poser en témoin et en victime de ce système. Et le P. Denifle est fondé à qualifier roman toute cette autobiographie que l'on peut extraire des œuvres de Luther. — Mais voici où je n'ai pas suivi et où je continue à ne pas suivre le P. Denifle. Roman, oui, c'est un roman que cette autobiographie. Est-ce à dire que tout y soit roman, de la première lettre à la dernière ? Je ne le crois pas ; et les grandes lignes du *processus* psychologique qui se dégage des exubérances de Luther et qui a été exposé ici, continuent à laisser l'impression de choses vécues. Parmi les insanités et les incohérences que Luther a répandues à profusion et pêle-mêle tout le long de son œuvre, il y a des fils qui se rejoignent, des éléments qui concordent à merveille et qui se rattachent certainement à une vie humaine réelle, *disjecti membra*, non pas *poetæ*, mais *hominis !* Roman, soit, mais roman historique.

Ceci appellerait des développements, mais ce n'est plus le lieu au terme de cette Causerie. Le *Luther* du P. Denifle témoigne d'une érudition prodigieuse ; mais je ne puis m'empêcher de trouver quand même une vérité psychologique réelle au *Luther* de Jarcke, dont je me suis inspiré. J'ai eu déjà l'occasion de citer ici Jarcke, qui fut l'un des plus nobles, des plus brillants et des plus chauds écrivains de l'Allemagne catholique dans la première moitié du XIXe siècle (né 1801, † 1852), l'un des plus vigoureux polémistes du surnaturel et de l'ordre social chrétien contre le débordement du rationalisme, sous plus d'un rapport le Veuillot de l'Allemagne, — converti lui-même du luthéranisme alors qu'il faisait ses études de droit à l'Université de Gœttingue ; et puisque tout à l'heure il était question des motifs de crédibilité, comment résister à la tentation de rappeler le motif de crédibilité qui orienta le jeune Jarcke vers la foi catholique ? Il s'était mis à lire, dans l'espoir d'y trouver la vérité qu'il appelait, les livres symboliques des diverses confessions chrétiennes : de belles choses, sans doute, des éléments précieux, mais ruiniformes, lui semblait-il, quand un jour il aborda ce *Concilium Tridentinum* dont l'horreur est innée à tout protestant. Ce fut un éblouissement de lumière : ce qui ailleurs n'était que ruines et fragments dispersés, isolés, il le retrouvait ici dans une ordonnance, une cohésion qui le frappait d'admiration. Ceci était vraiment le Temple de la vérité divine. Un si bel ordre ne pouvait être le fait que de l'Esprit de Dieu. Un édifice si achevé de vérité religieuse révélait clairement la main d'un architecte divin. De ce jour la vérité du catholicisme lui apparut certaine ; et il fit les derniers pas sous la conduite de Windischmann, l'un des grands convertisseurs de cet âge. — Daigne l'Esprit de Dieu nous pénétrer, pour le *Tridentinum* et pour le Catéchisme qui l'explique, de l'admiration qui a répandu de tels flots de lumière dans l'âme de ce protestant !

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

L'assassinat médical et le respect de la vie humaine, par le Dr Guermonprez, professeur à la Faculté catholique de médecine de Lille. — Un vol. in-12 de 292 p., 3 f. 50. — Paris, Jules Rousset, 12, rue Monsieur-le-Prince.

Le titre de ce livre en dit la gravité ; et le nom de l'auteur, qui est une de nos sommités médicales en même temps qu'un grand chrétien, en garantit l'esprit.

La question de l' « assassinat médical » n'est pas chimérique, puisqu'une grande association médicale américaine, la *New York Stade medical association*, dans son assemblée d'octobre 1903, a revendiqué le droit, pour le médecin, de hâter la mort des malades qui le demanderaient ; — puisqu'un projet de loi dans le même sens a été introduit (et d'ailleurs repoussé) au Landtag de Saxe Royale ; — puisqu'aux Etats-Unis encore, à Boston, on a vu, de 1896 à 1904, de jeunes enfants livrés aux vivisecteurs pour être sujets d'expériences ; — puisqu'en France même, un médecin a pratiqué sur deux opérées la greffe et l'inoculation du cœur pour savoir au juste si le mal était contagieux (et la mort des deux victimes a démontré en effet la contagion) ; — puisqu'en Angleterre il n'est pas de semaine où les journaux anglais ne nous parlent de quelque médecin condamné pour avortement maladroit ; — etc., etc.

Et, en dehors de ces cas monstrueux, que de négligences coupables ! Il y a bien des degrés dans l'assassinat. Un médecin qui par sa faute laisse à un malade une souffrance inutile, est un prévaricateur. Et comme le moral influe grandement sur le physique, il faut que le médecin soit à même d'agir sur le moral. Son principal rôle, dit le Dr Michaut, est un rôle de moraliste, surtout dans notre siècle où l'hygiène élimine nombre d'affections microbiennes et où la plupart de nos mala-

dies sont des maladies morales, des névroses, des variétés de cette protéiforme neurasthénie qui comprendra bientôt toute la pathologie.

Vous voyez par là combien le Dr Guermonprez agrandit et élève son sujet. Chez lui la rigueur de l'exposé technique s'allie toujours à la hauteur morale des vues. Son livre a été beaucoup lu dans le monde médical. Nous souhaitons qu'il le soit dans le monde ecclésiastique, puisque, aussi bien, il envisage la médecine comme un sacerdoce. Nous trouverons beaucoup à y prendre. Nous demanderons à Dieu de mettre toujours en nous, dans l'exercice de la médecine spirituelle, l'élévation de sentiments et la profonde conscience que le Dr Guermonprez veut voir en tous ses confrères de la médecine corporelle.

Une table alphabétique très développée (près de quarante pages) facilite beaucoup l'usage de ce précieux volume.

La France monastique. *Recueil historique des Archevêchés, Evêchés, Abbayes et Prieurés de France*, par Dom Beaunier. — Nouvelle édition, revue et complétée par les Bénédictins de Ligugé. — Tome I : *Province ecclésiastique de Paris.* — Un vol. gr. in-8 de XXIV-396 p., 10 fr. — Paris, Poussielgue.

Le titre très complet de ce Recueil en indique suffisamment l'objet. Il a pris pour base le Recueil que publia dom Beaunier, bénédictin de Fontgombaud, en 1726 ; mais on serait presque tenté de dire que c'est un excès de modestie (ou de piété bénédictine) qui a déterminé le nouvel éditeur à inscrire en tête de son travail le nom de dom Beaunier. Dom Beaunier ne se reconnaîtrait plus dans l'œuvre de dom Besse ; et, tel le pommier de Virgile, il serait tout en admiration des belles choses qui paraissent sous son nom. Lui-même aussi bien ne se dissimulait pas les imperfections, les lacunes inévitables, inséparables d'une telle entreprise ; et dans sa préface, il rappelle et fait sienne avec beaucoup d'humilité la touchante maxime de saint Augustin : *Nimis perversè seipsum amat qui et alios vult errare ut error suus lateat.*

Ce que nous donne aujourd'hui dom Besse, bénédictin de Ligugé (depuis les expulsions, à Chevetogne près Namur), est, en somme, une œuvre nouvelle. Dom Besse a profité d'abord des travaux multiples postérieurs à dom Beaunier et parmi lesquels il rend hommage surtout à Hennique de Chenilly, 1778, à J. Valluet, 1754, aux catalogues publiés par les Clunistes puis par les Mauristes, 1782, à Jean-Dagoberg Antoine, 1728-1743, à la *Gallia christiana* des Sainte-Marthe et des Mauristes, 1715-1785 (continué au XIXe siècle par Hauréau), à M. de Montrond, 1856, à J. Desnoyers, 1854, au *Répertoire* d'Ulysse Chevalier, aux *Sources* d'Aug. Molinier, 1902-1905, à Léon Lecestre, 1902, etc. Il y a ajouté des recherches personnelles très minutieuses et dont il a l'excessive modestie de ne pas parler. — Et de tout cela doit sortir pour tout l'ensemble de notre pays, et vient déjà de sortir pour la province ecclésiastique de Paris, un état fidèle de l'ancienne France monastique, distribuée par provinces ecclésiastiques et par diocèses, avec des notices beaucoup plus développées qu'elles ne l'étaient dans dom Beaunier et désormais suffisamment détaillées pour être très vivantes et d'une lecture fort attachante, donnant l'historique des divers établissements, abbayes ou prieurés, la fondation, les vicissitudes par où ils ont passé, l'état de leurs revenus (dont la meilleure part constituait la mense abbatiale ou priorale, affectée à l'abbé ou prieur commendataire, le reste formant la mense conventuelle, affectée à l'entretien de la communauté ou convent). A la suite de chaque notice on trouve l'indication des sources manuscrites ou imprimées où l'on peut se renseigner sur le passé de toutes ces maisons : ceci est proprement la partie bibliographique, non point la plus intéressante assurément pour la généralité des lecteurs, mais la plus précieuse, celle qui assure à la nouvelle publication une place nécessaire et de choix dans toutes les bibliothèques des maisons où l'on travaille.

Combien *La France monastique* comprendra-t-elle de volumes ? Il n'est sans doute point facile de le préciser à l'avance. D'ores et déjà elle compte un bon nombre de souscripteurs. — Le prix de souscription annuelle est de 25 fr. ; on compte que trois volumes doivent paraître par an.

La philosophie de l'Impérialisme. — Tome I : *Le comte de Gobineau et l'aryanisme historique.* — Tome II : *Apollon ou Dionysos, Etude critique sur Frédéric Nietzsche et l'utilitarisme impérialiste*, par Ernest Seillière. — Deux vol. gr. in-8 de XLI-450 et XXVII-364 p., à 8 fr. l'un. — Paris, Plon.

Voici un ouvrage considérable dont certainement le titre ni les sous-titres n'auraient pas dit grand'chose à maint lecteur d'il y a seulement dix ans. Le tome Ier nous parle beaucoup de Gobineau ; le tome II, de Nietzsche. Sur l'un et sur l'autre plane la gigantesque figure de Richard Wagner ; et de l'un et de l'autre l'idée dominante, l'idée aussi bien qui est génératrice de toute la politique d'aujourd'hui, c'est l'impérialisme.

Et il est clair que ce n'est ni Wagner, ni Nietzsche, ni Gobineau qui ont fondé l'impérialisme en général, ni l'impérialisme germanique en particulier.

L'impérialisme en son fond n'est qu'une forme de l'orgueil humain, de l'orgueil national. Il est, en ce sens, aussi ancien que le monde ; et nul peuple sans doute, non plus que nul individu, ne peut se flatter d'y avoir toujours échappé. Et de même que Bossuet composant son *Discours sur l'histoire universelle* du point de vue de la Providence qui ordonne tout en ce monde, de même aussi pourrait-on en écrire un autre, et analogue, du point de vue de l'impérialisme qui depuis l'origine du monde essaie de brouiller ce que la Providence se réserve d'ordonner ensuite.

L'impérialisme germanique est d'un ordre tout à fait à part ; et il est certain que jamais chez un peuple civilisé l'on ne vit pareille débâcle d'orgueil si démesurément colossal, si gigantesquement naïf. Nos missionnaires, paraît-il, quand pour la première fois il y a soixante ou quatre-vingts ans ils ont abordé les îlots perdus de l'Océanie, ont trouvé quelque chose d'analogue dans le dédain que les minuscules roitelets de ces régions affichaient et portaient en leur cœur à l'endroit de la civilisation européenne, c'est-à-dire à l'endroit de tout ce qui n'était pas eux-mêmes. Voilà bien l'état d'âme des Allemands. Soyons Allemands, tout ce qui n'est pas allemand doit disparaître. Tout ce qui leur est venu d'ailleurs, aussi bien le christianisme que la Renaissance latine, n'est que corruption ; plus d'un parmi eux prêche, avec la plus grave et la plus amusante des candeurs, le retour aux vieux dieux de la forêt Hercynienne, au culte si pur, si idéal.

Mais cette infatuation même ne date pas d'aujourd'hui ; et l'on en suit la trace, on en remonte le courant fougueux à travers tout le XIXe siècle, jusqu'à Herder, à celui que nous appelons quelquefois en France le doux Herder, le poétique Herder et qui fut, en religion comme en philosophie politique, l'un des esprits les plus malfaisants de sa race, — et jusqu'au temps des victoires frédériciennes. C'est au temps du grand Frédéric qu'il faut chercher les origines de l'impérialisme allemand sous la forme que nous lui voyons aujourd'hui. Ce peuple ne sait pas supporter la victoire ; le succès l'enivre comme il n'a jamais fait un autre peuple. Ce que la grandeur subite de Frédéric II avait commencé, le mouvement de 1813 et toute la littérature qui en est sortie en flots intarissables l'a achevé, jusqu'à ce que les événements de 1870-1871 sont venus

brouiller définitivement avec le bon sens et la mesure toutes ces cervelles professorales.

Et ce qui a fait la popularité immense de Gobineau, de Nietzsche, de Wagner, en Allemagne, c'est le génie de l'un sans doute et c'est le talent des deux autres. Mais c'est surtout que l'impérialisme germanique a trouvé en eux sa formule la plus audacieuse et son exaltation suprême. C'est là un point de vue que nous avons récemment développé, en ce qui touche Wagner.

A Nietzsche, l'*Ami* a consacré jadis un numéro presque entier (à la demande de quelques lecteurs) et s'en excusait presque, craignant que le nietzschéisme ne fût que feu de paille.

Et quant à Gobineau, il est, chez nous, le moins connu des trois; et pourtant il était Français, d'une vieille famille comtale (né à Ville-d'Avray en 1816, † 1882 ; son père fut officier dans la garde royale, son unique sœur se fit religieuse bénédictine à Solesmes). Il était Français, et il a donné pour terme à son œuvre philosophique l'exaltation de la race germanique au-dessus de toutes les autres. On l'appelle le fondateur de l'Aryanisme historique, parce qu'en effet son grand ouvrage (publié en 1851) sur l'*Inégalité des races humaines* établit la supériorité de la race aryenne à l'exclusion de toutes autres, incapables de vrai progrès, mais pour conclure ensuite que le seul représentant de l'Aryen, son héritier moderne, est le Germain. A bas les Latins ! à bas les Celtes ! à bas tout ce qui n'est pas Germain ! — Etonnez-vous qu'après cela l'Allemagne se soit reconnue en Gobineau et que Wagner se soit fait le prophète de sa gloire inaperçue ! Il est vrai que Gobineau a essayé parfois de distinguer le Germain et l'Allemand ; mais, pour l'ordinaire, la confusion semble toute naturelle, et les Allemands ont eu soin de ne pas distinguer.

Tout le mouvement tempêtueux d'idées et de sentiments que représente cette trinité Gobineau-Nietzsche-Wagner, on le trouvera exposé avec étonnamment de vie dans le livre de M. Seillière. M. Seillière est l'un des Français qui connaissent le mieux l'Allemagne d'aujourd'hui et qui l'apprécient avec le plus de justesse et de pénétration, sans récriminations polémiques mais sans feinte. Son étude, aussi minutieuse que large, de l'œuvre de Gobineau, pourrait être un chapitre de ce *Discours sur l'histoire universelle* dont nons parlions tout à l'heure et qui serait écrit du point de vue de l'impérialisme ou de l'orgueil national.

Une *Association gobinienne (Gobineau-Vereinigung)* s'est fondée en Allemagne il y a quelques années qui célèbre en Gobineau « un initiateur dans les sphères les plus fécondes de l'histoire culturelle, ... l'un des hommes en tous points les plus extraordinaires de ce siècle, pourtant riche en esprits éminents,... l'un des plus grands parmi ces héros inspirés de Dieu, sauveurs et libérateurs envoyés par Lui à travers les âges. » — Nous donnons ceci comme spécimen du style liturgique de la chapelle wagnérienne, et d'ailleurs comme spécimen du style germanique quand il s'agit de célébrer le germanisme. Herder ne parlait pas différemment, malgré l'excellence de son goût.

Le drame de Varennes. Juin 1791, par G. Lenôtre. — Un vol. in-8 écu de 406 p., richement illustré, 5 fr. — Paris, Perrin.

Varennes a été mis au théâtre l'an dernier par M. Henri Lavedan ; mais rien n'égale et n'égalera jamais sur aucun théâtre l'impression poignante que dégage le récit tout nu des événements, tel que le présente M. Lenôtre. M. Lenôtre est le plus minutieux connaisseur du vieux Paris, du Paris de la Révolution. Il a poussé, en maint livre, la sagacité à un degré où elle approche du génie de la divination. Avec cela, artiste incomparable, sans un mot jamais qui trahisse une préoccupation artistique. Les faits, les gestes des acteurs sont seuls à parler ici ; mais ils parlent avec une telle intensité de vie, avec une telle exactitude de reconstitution historique, qu'ils nous font revivre les émotions de la famille royale dans cette nuit tragique du 21 juin 1791.

Ou plutôt, nous revivons des émotions qu'ils n'ont pas vécues, que ni le roi ni la reine ne pouvaient vivre, car, malgré leur épouvantable angoisse, ils ne savaient pas pourtant l'épilogue du drame, qui devait se dénouer le 21 janvier 1793.

Napoléon disait à Drouet, en attachant sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur : — « Monsieur Drouet, vous avez changé la face du monde. » Nouvelle preuve que les instruments dont la Providence use pour changer la face du monde sont bien chétifs souvent ; car rien n'est misérable comme la fin hypocrite de ce Drouet qui dans ses dernières années, sous la Restauration, se procura, sous un faux nom, bon gîte et bon couvert chez un vieux gentilhomme royaliste de Mâcon à qui il servait de lecteur, tandis que ses ex-collègues de la Convention vivaient en exil, le ventre vide mais le front haut, portant orgueilleusement leurs noms flétris de régicides.

Mais quelle misère aussi que cette famille royale, toutes ces préoccupations de toilette et d'alimentation, de gloutonnerie chez le roi et de coquetterie chez la reine ! Quelle misère que cette *Déclaration* laissée par le roi à l'adresse de « tous les Français à sa sortie de Paris », se répandant interminablement en doléances incroyables sur la modicité de sa liste civile (vingt-cinq millions), sur le « manque de commodité dans ses appartements », etc., etc. !

Ce n'est qu'un épisode de la Révolution, dans nos Manuels, que ce drame. Mais, tel que nous le reconstitue M. Lenôtre, c'est toute la Révolution dont nous prenons une vision aussi pleine que fulgurante. — Et, pour achever la vision, une soixantaine de gravures, cartes, dessins de maisons ou de places, portraits : mais, à dire vrai, on n'y prend pas garde, la lecture vous emporte et vous captive, et ce n'est que quand on s'est, au dénoûment, arraché à l'étreinte des faits, que l'on songe à revenir à l'illustration, qui est admirable.

Souvenirs politiques 1871-1877, par le vicomte de Meaux. — Un vol. in-8 de 420 p., 7 fr. 50. — Paris, Plon.

Ce sont des « Souvenirs politiques, » et ce sont de superbes chapitres d'histoire. La vie politique de M. de Meaux tient toute en moins de huit ans, puisque, élu membre de l'Assemblée nationale le 8 février 1871, il échoua au renouvellement partiel du Sénat en janvier 1879. Mais quelles années ! Quelles espérances, suivies de quelles déceptions !

Sur qui tombe la responsabilité de la caducité de l'œuvre confiée à l'Assemblée nationale ? Là-dessus, des flots d'encre batailleuse ont coulé. M. de Meaux ne songe pas, évidemment, à reprendre des querelles qui ne sont plus d'actualité et qui ne sont pas encore entrées dans le domaine serein de l'histoire. Il apporte son témoignage, loyal et sincère : — « Je me suis proposé, dit-il, de rendre témoignage aux hommes politiques qui furent mes chefs ou mes compagnons d'armes... J'ai connu les desseins et les actes, les succès et les revers de ceux qui marchaient à notre tête... Je n'ai pas dissimulé nos propres fautes ni les défaillances qui, dans nos rangs, ont déterminé la défaite. Défaites et victoires dépendent du moral des troupes autant et plus que des calculs des états-majors. »

De quel côté vont ses préférences, il n'en fait pas mystère : il est gendre de Montalembert, il siégeait sur les bancs de la droite modérée, parmi les catholiques dits libéraux, et il est resté fidèle à ses amitiés. Mais la vérité n'en souffre jamais, non plus que la charité ; et son exposé est si droit, si calme, si complet, si lumi-

neux, qu'on le suit avec entraînement et sans heurt, alors même qu'on ne partage pas son opinion et qu'on interprète les choses d'autre façon que lui.

Les deux grands événements politiques de cette période de notre histoire, les deux morceaux capitaux de l'ouvrage sont 1° l'échec de la tentative de restauration monarchique en 1873, et 2° le Seize-Mai. — L'échec de 1873, la déception de la France, la déception du roi lui-même à la nouvelle du vote du septennat, ont inspiré à M. de Meaux quelques-unes des pages les plus dramatiques et les plus émouvantes dont nous ayons gardé le souvenir (elles ont paru précédemment dans le *Correspondant*, et nous en avons cité quelque chose en 1903, p. 497-499). — Quant au Seize-Mai, il est resté l'objet de la réprobation non seulement des vainqueurs, mais même des vaincus, qui ne pardonnent pas à ses auteurs d'avoir échoué. M. de Meaux est le dernier survivant des ministres du Seize-Mai : la meilleure des leçons qui se dégagent de son récit, c'est qu'il nous fait comprendre à merveille comment l'Europe, et surtout l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie ont créé chez nous, pendant la période du Seize-Mai, une opinion française absolument artificielle, — de même qu'elles en avaient déjà créé une au lendemain de Sadowa, — de même qu'elles en ont créé une depuis, lors de l'affaire Dreyfus. Au temps de Sadowa, elles ne voulaient pas que la France pût intervenir quand il en était temps encore, pour arrêter l'unification définitive de l'Allemagne ; au temps de Dreyfus, elles ne voulaient pas que la France conservât une armée disciplinée et solide ; au temps du Seize-Mai, elles ne voulaient à aucun prix que la France essayât de se relever et d'expulser le virus révolutionnaire. (M. de Meaux croit-il qu'il n'y ait pas eu quelque chose d'artificiel aussi dans le mouvement d'opinion dite libérale qui fit avorter le retour du roi en 1873 ? Les catholiques allemands ont bien noté la recrudescence de mauvaise humeur qui s'empara de Bismarck quand il vit la chute de Thiers imminente : au même moment où l'Assemblée chez nous était en train de se débarrasser de Thiers, Bismarck hâtait le vote des lois dites de mai 1873, coup de grâce, pensait-il, du catholicisme).

« Loin de moi, écrit M. de Meaux, la pensée d'assimiler la cause des 363 à celle de Dreyfus, — malgré le rôle capital joué dans le dreyfusisme par deux des plus notables disciples de Gambetta, M. Joseph Reinach et M. Waldeck-Rousseau. — Ce que je veux dire, c'est simplement qu'en 1877, Gambetta et ses amis firent grand bruit et prétendirent tirer un argument décisif en leur faveur de l'hostilité passionnée que la presse étrangère témoignait au Seize-Mai. Vingt ans plus tard, cette même presse prit parti dans l'Affaire avec la même unanimité et la même virulence. » (p. 353).

1815. La seconde abdication. La Terreur blanche, par Henry Houssaye, de l'Académie française. — Un vol. in 12 de 604 p., 3 fr. 50. — Paris, Perrin.

Avec ce volume s'achève la trilogie à laquelle l'auteur a donné le titre générique de *1815*. Le prologue avait été *1814 ;* les trois pièces de la trilogie, désormais complète, sont : t. I : *La première Restauration, le retour de l'île d'Elbe, les Cent Jours ;* t. II : *Waterloo ;* t. III : *La seconde abdication, la Terreur blanche.*

C'est un des plus beaux succès, le plus beau probablement, de la littérature historique depuis vingt ans, puisque les tomes précédents en sont à leur 45e et 46e édition. C'est un merveilleux tableau d'histoire. C'est un modèle qui méritera de rester classique. Jadis, il y a soixante ans, nous eûmes une histoire qui s'envisageait surtout comme branche de la littérature, l'histoire-imagination, l'histoire-divination si l'on veut, l'histoire à la Michelet, l'histoire telle que l'écriraient des avocats ou des romanciers et telle que l'écrivent quelquefois les prédicateurs. — Puis, par une réaction qui partait d'un bon naturel, on s'est jeté dans le document, on nous a déballé et servi sans plus des liasses de documents, des monceaux d'histoire documentaire auxquels on attribuait d'autant plus de valeur critique que les documents étaient mis en œuvre avec plus de gaucherie ou mieux n'étaient pas mis en œuvre du tout.

Ces deux courants opposés se réunissent et se combinent merveilleusement en M. Henry Houssaye. Son histoire est une œuvre d'art incomparable, en même temps que documentée avec une rigueur, une minutie qui ne peuvent pas être dépassées. Il se défend d'avoir aucune espèce d'imagination. Il se déclare incapable de rien inventer. C'est qu'il n'a pas besoin d'inventer en effet, et que les documents, quand on sait les lire, sont riches et prodigues de petits faits qui en disent plus long que toutes les inventions, si seulement on les place en leur lieu. Telle anecdote met subitement en lumière toute une situation parlementaire, tout un état d'âme populaire. C'est vraiment la résurrection d'une année non pas de Napoléon seulement, mais d'une année de la France tout entière.

« Les monarques, les capitaines et les ministres ne sont pas les seuls personnages de l'histoire. ...J'ai cherché à peindre les sentiments des Français de 1815 et à marquer leur action sur les événements. Napoléon, Louis XVIII, Talleyrand, Fouché, Ney, Davout, Carnot restent au premier plan, mais non loin d'eux on voit les paysans, les bourgeois, les ouvriers, les soldats, comme dans le théâtre grec on voit près d'Ajax et d'Agamemnon le chœur des vieillards et des guerriers. »

Et ainsi nous avons le tableau complet, un tableau d'ensemble de la vie de la France en une des années les plus tragiques de son histoire. D'autres, suivant une méthode d'abstraction très légitime d'ailleurs, ont écrit l'histoire diplomatique, ou parlementaire, ou militaire, ou économique : M. H. Houssaye écrit l'histoire totale, l'histoire-résurrection ; il y fait entrer tous les éléments dont se compose à chaque heure du temps la vie d'un peuple ; il nous les montre, dans son exposé, se pénétrant comme ils le font dans la réalité ; il nous dit le jeu des influences réciproques, des actions et des réactions, et par dessus tout le jeu du grand metteur en scène que les anciens appelaient la fatalité, que les déterministes appellent l'enchaînement de la nécessité, et que nous appelons la Providence, qui seule pénètre l'âme des individus et des foules et dégage, quand l'heure est venue, la logique des situations. Où était l'âme de la France en 1815 ? Le peuple criait toujours : Vive l'empereur ! même après Waterloo ; et la Chambre ne savait pas bien ce qu'elle voulait, sinon qu'à aucun prix elle ne voulait de la Restauration de Louis XVIII, qui pourtant au bout de quelques jours devint inévitable et parut l'unique ressource.

Ce tableau des intrigues parlementaires n'est point glorieux : Fouché était maître de la situation, et c'est tout dire. Mais M. H. Houssaye ne s'attarde point à gémir sur des spectacles affligeants : il les peint, il les flagelle d'un coup de pinceau, et passe à la vraie France, toujours enthousiaste, toujours généreuse et patriote, qui continue à se battre, qui réalise des prodiges « incroyables » au vieux Blücher, autour de Paris, sous Versailles, en Alsace, de Wissembourg à Belfort, en Savoie... Que la France est belle ! Quel crime ce fut que le retour de l'île d'Elbe ! Mais que cette Restauration fut pitoyable ! Et que ces alliés furent lâches et cruels sur notre sol frémissant !

« Quand un pays résiste tant de fois à de pareilles catastrophes, écrit M. Houssaye à la dernière page de son livre, quand il triomphe de pareilles crises, c'est qu'il a une vitalité miraculeuse et d'inconnaissables réserves de forces et d'énergie. La raison commande de n'en jamais désespérer. Comment mettre en doute les destinées d'un peuple qui depuis dix siècles est allé de résurrection en résurrection ? C'est la pensée qui m'a

soutenu et fortifié en racontant ces événements. J'y ai pris une foi plus robuste et plus ardente dans la Fortune de la France. »

La Vie nuancée *(France, Italie, Grèce)*, par Lucie Félix-Faure. — Un vol. in-12, 3 fr. 50. — Paris, Plon.

La Vie nuancée, tel est le titre d'un nouveau volume de vers que vient de publier Madame Georges Goyau, née Lucie Félix-Faure. Si l'auteur n'était la fille de celui qui s'était révélé un homme, à une époque où ce sont surtout les hommes qui manquent, et qui avait su donner un lustre exceptionnel à la première magistrature du pays, tout le monde s'accorderait à reconnaître le rare mérite de cet ouvrage. Mais c'est souvent un désavantage, à qui tient une plume, d'avoir un ancêtre illustre : les amis craignant que leurs justes éloges ne soient taxés de flatteries, et les adversaires, surtout d'un homme politique, ne sachant taire leur parti pris.

Le seul moyen d'être impartial, en pareil cas, est d'oublier la personnalité de l'auteur et de ne considérer que l'œuvre, puis de citer largement pour faire juge le public lui-même. C'est ce que nous allons faire.

Et d'abord, pourquoi ce titre *La Vie nuancée*? C'est le poète lui-même qui va nous le dire. Le rêve habite souvent la Grèce et l'Italie, mais pour nous, il réside plus encore dans nos chers paysages nuancés de France :

Oh ! pays harmonieux
Dont les cieux
Furent bons à notre enfance,
Dont nos cœurs ont reflété
La beauté,
Avant cet âge où l'on pense !
Oui, c'est de toi que j'appris
Tout le prix
Qu'on trouve dans la nuance,
Estompant les doux lointains,
Incertains,
Dont le rêve s'influence.

Je comprends cette prédilection, pour cette simple raison que les choses et les gens qui nous entourent nous vont plus au cœur que les souvenirs de l'antiquité, lesquels émeuvent surtout notre imagination. Et ce n'est pas à Madame Goyau qu'il est besoin de rappeler la supériorité des choses du cœur sur celles de l'imagination.

Aussi, et pour ma part, suis-je porté à préférer les poésies où elle chante le printemps, l'automne, les crépuscules, la mélancolie des choses et la sérénité de la foi, à celles où elle redit le songe et la tristesse d'Hellas. Non certes que celles-ci soient inférieures à celles-là, au point de vue artistique, — elles sont au contraire d'un art parfait et où l'on retrouve parfois quelque chose de la manière de M. de Hérédia, — mais pour la raison ci-dessus donnée, et pour une autre également.

Tout a été dit sur le printemps, l'automne, la nature ; mais tout a été dit aussi sur les sujets antiques. Le point est donc de savoir où l'on peut introduire une note plus personnelle. Or, lorsqu'on possède le don d'observation et d'émotion, au degré où le possède Madame Goyau, c'est encore dans les choses qu'on a vues et vécues qu'on peut plus particulièrement être soi, et être soi, si l'on est bien, c'est le point capital. Et l'auteur de *La Vie nuancée* sait mettre une note toute personnelle dans les sujets les plus communs. Voyez cette description du *Soleil d'hiver :*

Ce grand soleil d'hiver, ce soleil rouge et bas,
A des rayons de pourpre et d'or, comme en automne
Sont les feuilles des bois pressentant le trépas ;
Le soleil fauve a l'air d'un rire qui détonne,
S'il est tendre ou perfide, oh ! comment le savoir,
S'il veut nous épier de ses regards obliques ?
Car il entre chez nous aux approches du soir,
Dorant nos bibelots ainsi que des reliques...
Ses rayons pourpres et jaunes s'allongent :
Ah ! longs comme un regard qui prolonge l'adieu,
Comme des bras tendus aux suprêmes caresses...
Ils sont venus de loin, à travers monts et bois,
Rasant les flots, rasant les prés, gagnant l'espace,
Allumant un rubis aux clochers quelquefois...

Observation fine et pénétrante, émotion communicative, art du peintre qui donne des couleurs à la pensée, art du poète qui fait chanter ces observations, ces sensations, ces couleurs, en beaux vers pleins, harmonieux, limpides, tout cela n'apparaît-il pas dès ces premiers vers ?

Tournez la page, et goûtez ces strophes sur un crépuscule d'hiver dans la campagne romaine :

Le ciel pensif à méditer là nous convie,
Le passé magnifique et saint plane sur nous ;
Il nous saisit, il fait vaciller nos genoux,
Devant ce désert mort d'avoir bu trop de vie.

C'est un âcre parfum, le parfum de jadis,
Que le vent froid semble apporter du fond des âges ;
Le deuil stupéfiant des vastes paysages
Murmure dans ce souffle un long *De profundis*.

Vous avez certainement remarqué, en passant, la richesse des rimes, qui dénote, avec l'aisance du vers, la possession du métier. Les rimes sont ainsi partout riches ; elles sont même parfois très rares, pour ne pas dire neuves, et les versificateurs savent s'il est difficile aujourd'hui d'innover en pareille matière.

Il nous serait d'autre part aisé de montrer, dans l'auteur de *La Vie nuancée*, le poète érudit, à côté du poète d'inspiration — et cela n'a rien certes qui puisse surprendre ceux qui connaissent ses précédents ouvrages. Mais si cette érudition est à noter, il nous plaît d'insister davantage sur ce qui nous semble caractériser plus à fond son talent : nous voulons parler de la mélancolie profonde qui préside à toute l'œuvre, et que seules viennent atténuer et adoucir les espérances de la foi chrétienne.

Tristesse, érudition. Comme ce livre est moderne par ces deux côtés, s'il ne l'est plus autant, hélas ! par le côté chrétien ! N'est-ce pas toujours ces deux notes qu'on retrouve chez les vieilles races et les vieux peuples, jusqu'au jour où quelque formidable coup de fouet les réveille, lorsqu'ils ont encore assez de vitalité, pour les jeter à nouveau dans l'action ?

Madame Goyau a la nostalgie du passé, des choses et des êtres disparus. Œuvres antiques, paysages, tableaux, portraits, miroirs qui n'ont rien gardé des visages qu'ils ont reflétés, pastels qui s'effacent, clavecins qui n'accompagnent plus

Les chansons sous le jeu menu des doigts fluets,

tout ce qui finit, tout ce qui passe — autrement dit tout ce qui n'est pas éternel, — provoque sa mélancolie.

Je sais bien que le mot n'est plus à la mode — si la chose subsiste au fond — et qu'on déclare la mélancolie « vieux jeu. » Mais ce qui est déjà « vieux jeu, » n'est-ce pas la mode d'aujourd'hui, qui passera demain ? Et ce qui est éternel, comme la douleur humaine, peut-il jamais être vieux ? L'auteur de *La Vie nuancée* l'a compris, et il a eu grandement raison de ne pas tenir compte de préjugés passagers.

A la suite de Chateaubriand, par pose, il ne fut plus question que de mélancolie, et d'une mélancolie malsaine, puisqu'elle tendait à l'inaction et au désespoir. Mais autre chose est la tristesse naturelle et raisonnée qu'on éprouve à voir la fragilité des choses humaines, pour rebondir aussitôt vers les espérances éternelles. Et tel est le genre de mélancolie de ces belles poésies. Il suffit de citer encore pour le prouver :

Le printemps couronné d'or pâle et d'améthyste
Fait jaser les ruisseaux, éveillant ce qui dort ;
Et son rire léger qui passe nous attriste
Comme un rire d'enfant près du foyer d'un mort !...